L'HOMME GRIS,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

PAR MM. D'AUBIGNY ET POUJOL;

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Odéon, le mardi 23 septembre 1817; et remise sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 25 juillet 1823.

J'appelle un chat un chat, et Rolet un fripon.
POILEAU.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

MULLER, l'Homme gris	MM.	THÉRIGNY.
LE COMTE DE ROSENTHAL		DEFRESNE.
LE BARON DE VALHEN, son neveu		PHILIPPE.
HENRIETTE BEMRODE, épouse de Valhen	Mlle	ZÉLIE-MOLLARD.
EMMA, sa sœur	Mlle	CAROLINE.
LIMDORF, baron (amis de Valhen)	MM.	PIERSON.
SALEMBERG, conseillier (amis de Valhen)		LUSSAN.
MEINAU, commissaire des guerres (amis de Valhen)		LIVAROS.
FRANTZ, valet de Valhen		MOESSARD.
PÉTERS, vieux domestique		DUGY.
FLORINE, femme de chambre	Mme	GRANGER.
BIRMANN, usurier	MM.	SIGNOL.
LE NOTAIRE		MOUFFLET.

(La scène se passe dans la maison de Valhen, auprès de la ville de Mersbourg, dans le royaume de Saxe.)

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente un salon richement décoré.)

SCÈNE I.

FRANTZ, arrivant.

A merveille! nos préparatifs sont terminés. Tout va bien. Une fête superbe, et pas un florin pour la payer; des créanciers qui s'inquiètent, d'autres dont l'inquiétude s'est changée en poursuites; dans huit jours, mon cher maître ne saura plus où donner de la tête, et les mille florins de M. de Rosenthal seront dans ma poche. Vivent les gens d'esprit pour gagner de l'argent!

SCÈNE II.

FRANTZ, FLORINE, entr'ouvrant la porte du cabinet.

FLORINE, appelant.

Frantz!

FRANTZ.

C'est toi, Florine? Que diable fais-tu dans ce cabinet?

FLORINE.

Je suis en sentinelle. Madame attend ce soir, pour la fête, le cher papa et la petite sœur Emma... Moi, par zèle, je me suis chargée de signaler leur arrivée...

FRANTZ.

Comme toi, je suis en faction. J'attends un certain Birmann, juif s'il en fut jamais... Il vient par cette petite porte et mystérieusement. Les figures à argent déplaisent à madame.

FLORINE.

Frantz, décidément, et pas plus tard que demain, je sollicite mon congé.

FRANTZ.

Et moi, je reste.

FLORINE.

Nous nous déshonorons en demeurant plus long-temps dans cette maison.

FRANTZ.

Où as-tu vu qu'on se déshonorât en gagnant de l'argent?

Digitized by Google

FLORINE.

Nos gages nous sont dus.

FRANTZ.

Oui, mais j'espère bientôt...

FLORINE, montrant une lettre.

Serait-ce grâce à cette lettre?

FRANTZ.

Une lettre? Que ne parlais-tu donc vite. (Il l'ouvre.) Bon! c'est celle que j'attends...

FLORINE.

A ce qu'il me paraît, le contenu en est important.

FRANTZ.

Très-important... Tu y es pour quelque chose.

FLORINE.

Moi?

FRANTZ.

Toi-même. Connais-tu le comte de Rosenthal?

FLORINE.

Si je le connais! Un seigneur excessivement riche, dont le château n'est qu'à un mille d'ici.

FRANTZ.

Ce seigneur si riche est notre oncle; il n'a point d'enfans, donc nous héritons.

FLORINE.

Pas du tout, car cet oncle, dit-on, furieux de ce que son neveu a épousé, malgré ses ordres, la fille d'un simple professeur d'université, a fait un bon testament qui le déshérite.

FRANTZ.

Déshérite n'est pas le mot, nous sommes brouillés. Écoute. J'ai besoin de toi. Je vais te dévoiler mes projets; tu seras bien payée; je compte sur ton silence. (Montrant la lettre.) Cette lettre est de M. de Rosenthal.

FLORINE.

Une correspondance avec l'ennemi de la maison?

FRANTZ.

Chut! on vient.

(Florine se retire dans le cabinet.)

SCÈNE III.

FRANTZ, HENRIETTE, VALHEN.

HENRIETTE, en arrivant.

En vérité, on n'est pas plus galant... La robe que tu m'as apportée est charmante; d'un goût, d'une fraîcheur... Je te gronderai pourtant, car elle est d'une richesse...

VALHEN.

Grâce pour aujourd'hui, ma chère Henriette...

FLORINE, revenant.

Madame! madame! Une voiture s'arrête au bout de l'avenue... Une jeune personne en descend.

HENRIETTE, à Valhen.

C'est Emma.

FLORINE.

Elle est accompagnée d'un monsieur d'un certain âge...

HENRIETTE.

Mon père! je vole à sa rencontre.

FLORINE.

Les voilà qui s'acheminent vers la maison. Le monsieur est habillé tout en gris.

VALHEN, stupéfait.

Tout en gris!

FLORINE.

Habit gris, veste grise, rien n'y manque, jusqu'au chapeau.

VALHEN.

C'est lui: point de doute. C'est l'*Homme gris*... Je suis perdu.

HENRIETTE, après s'être avancée du côté du cabinet.

Monsieur Muller avec Emma! Grand Dieu! serait-il arrivé quelque malheur à mon père!

VALHEN.

S'il était vrai, ta sœur ne l'aurait pas quitté.

HENRIETTE.

Mon inquiétude est trop grande... Courons au-devant d'eux.

VALHEN.

Je t'accompagnerais... mais une affaire de la dernière importance... On peut arriver d'un moment à l'autre. Ma chère Henriette, je t'en conjure, tâche d'amener M. Muller sans lui laisser le temps d'inspecter mes terres, d'interroger mes gens, et de visiter ma maison.

SCÈNE IV.

VALHEN, FRANTZ.

FRANTZ.

Quel est ce monsieur Muller, dont l'arrivée paraît contrarier monsieur le baron?

VALHEN.

Bizarre dans son costume, singulier dans ses paroles, incompréhensible dans ses actions, M. Muller est ce qu'on appelle un original. Sa démarche est modeste et fière, son accueil brusque et affable, son ton hautain et honnête, son regard doux et sévère. Au même instant il vous dit les choses les plus aimables et les plus dures. Le matin il vous accable de sarcasmes, le soir il fait votre éloge et vous donne la main. Ennemi du mensonge, aucune puissance humaine ne peut l'empêcher de dire sa façon de penser; ni l'âge, ni le sexe, ni le rang même ne sont à l'abri de ce qu'il appelle ses vérités. Sans le moindre détour il vous traite d'orgueilleux, de fat ou de fripon. Prend-on de l'humeur, il n'y fait pas attention. Se fâche-t-on sérieusement, il se met à rire. Insiste-t-on, il vous tourne le dos. Personne ne sait qui il est, et il connaît tout le monde. Aujourd'hui il laisse entrevoir que sa

Digitized by Google

fortune est modique, demain il parle comme s'il était millionnaire. Enfin, M. Muller, dans la même journée, est sujet à des accès d'humeur et de gaieté, de colère et de tendresse, de modestie et d'orgueil, de malignité et de bonhomie.

FRANTZ.

Où avez-vous fait, monsieur, une si belle rencontre ?

VALHEN.

Le jour même de la signature de mon contrat de mariage; sous le prétexte d'une voiture brisée, il vint demander l'hospitalité. Au froid accueil qu'il reçut, tout autre aurait vu que dans un pareil jour sa demande était indiscrète; point du tout, monsieur reste, s'invite au souper, sans façon se met à table, s'empare de la conversation, s'arrange si bien, qu'au bout de quelques momens on l'aurait pris pour un parent invité. Il devait partir le lendemain : nous sommes restés quinze jours chez M. Bemrode, et nous l'avons laissé installé dans la maison et aussi à son aise que s'il eût été chez lui. Nous fûmes une semaine entière sans savoir comment on l'appelait; et comme par manie, ou par simplicité, il est toujours vêtu d'un habit gris, nous avions pris l'habitude de le désigner sous le nom de l'*Homme gris*.

FRANTZ.

Eh bien ! va pour l'Homme gris.

VALHEN.

C'était moi surtout qui étais en butte à ses railleries, et qu'il honorait le plus de ses conseils.

FRANTZ.

Et de bons conseils ?

VALHEN.

Il ne s'agissait rien moins que de me faire cultivateur.

FRANTZ, riant.

Le baron de Valhen conduire une charrue !... Votre M. Muller est un échappé des Petites-Maisons.

VALHEN, avec inquiétude.

Le temps se passe, et Birmann n'arrive point. Ses deux mille florins me sont indispensables... J'ai à payer demain, et puis, cette nuit, on peut jouer.

(On entend tousser.)

FRANTZ.

Nous sommes sauvés. Entendez-vous cette petite toux sèche ? c'est pour nous l'avant-coureur du doux son des écus.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, BIRMANN.

VALHEN.

Arrivez donc, M. Birmann.

BIRMANN.

M. le baron, de la ville chez vous il n'y a, il est vrai, qu'un quart de mille; cependant la promenade ne laisse pas d'être longue pour un vieil impotent comme moi.

FRANTZ.

Que ne preniez-vous une voiture ?

BIRMANN.

Une voiture ?

FRANTZ.

Nous l'aurions payée.

BIRMANN.

Si je l'avais su !...

FRANTZ.

Deux mille florins, c'est encore une charge... Où sont-ils donc, ces deux mille florins ?

BIRMANN.

Je ne les ai pas...

VALHEN, avec effroi.

Vous ne les apportez point ! j'avais besoin de cette somme.

BIRMANN.

Je n'en doute pas; mais M. le baron sait qu'il me doit déjà cinq mille six cents florins, intérêts et frais compris. On m'a plusieurs fois manqué de parole. L'inexactitude dans les paiemens me force alors à des poursuites qui répugnent à ma délicatesse et à ma sensibilité.

FRANTZ.

Laissez donc; et la remise que vous fait votre huissier.

VALHEN, bas à Frantz.

La patience m'échappe, tâche de le persuader...

FRANTZ, bas à Valhen.

Oui, monsieur, laissez-moi lui parler. Éloignez-vous, je vais le convertir... (Bas à Birmann, auprès duquel il s'est approché.) Vous vous rappelez ce que je vous ai dit sur M. de Rosenthal.

BIRMANN.

Je viens pour m'entendre à ce sujet; car.....

FRANTZ.

Connaissez-vous son écriture?

BIRMANN.

Très-bien Nous avons eu ensemble quelques rapports d'intérêts. Je faisais valoir...

FRANTZ, lui montrant la lettre du comte.

Lisez donc.

VALHEN, à part.

Il est pénible d'être obligé d'avoir recours à de pareils gens.

BIRMANN, lisant assez bas pour ne pas être entendu du baron.

« Enfin, mon cher Frantz, ne néglige rien » pour assurer la réussite de mon projet, et » alors, mais à la seule condition dont je t'ai » parlé, je paie les dettes de mon neveu, lui » laisse tout mon bien et lui rends ma tendresse. »

Digitized by Google

FRANTZ, bas.

Passons sur la tendresse, mais le *je paie ses dettes*, qu'en dites-vous?

BIRMANN, bas.

C'est quelque chose; et cette condition..... est.....

FRANTZ, bas.

D'abandonner une femme pour un grand héritage.

BIRMANN, bas.

C'est un marché d'or.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, PETERS.

PETERS.

Voici, monsieur le baron, plusieurs mémoires qu'on vient de me remettre.

FRANTZ.

Monsieur Péters, vous devriez mieux choisir vos momens.

VALHEN.

Toujours des paperasses. Ces gens-là m'excécent; décidément je prends un intendant.

PETERS, à part.

Il se ruine pourtant assez vite.

BIRMANN.

Vous prenez un intendant?

VALHEN.

On m'en propose un. Dès demain je me débarrasse de toutes ces tracasseries.

BIRMANN, à part.

Un intendant! nous pourrons nous arranger. Allons, allons, la promesse de l'oncle et l'intendance en perspective. (Haut.) Je prêterai...

FRANTZ, l'embrassant.

L'excellent homme...

BIRMANN.

Vous abusez de ma faiblesse; demain vous aurez l'argent.

VALHEN.

Vous me rendez la vie, mon cher Birmann.

BIRMANN.

Voyez ce que vous me faites faire. L'argent que je vous donnerai était destiné au fils d'un banquier qui, fidèle au système des compensations, souscrit des lettres de change, tandis que son père en escompte aux autres.

VALHEN.

A demain donc, et de très-bonne heure.

BIRMANN.

Je prendrai une voiture?

FRANTZ.

Deux, si vous voulez.

SCÈNE VII.

FRANTZ, VALHEN.

VALHEN.

Enfin je respire; demain nous serons en fonds. Maintenant que je suis plus tranquille, je vais à la rencontre de mon original. Il est inutile que je te recommande ma fête; ne néglige rien pour qu'elle soit digne de moi.

FRANTZ.

Vous serez content.

(Valhen sort.)

SCÈNE VIII.

FRANTZ, FLORINE.

FLORINE, accourant.

Et cette lettre?

FRANTZ.

Attention! M. le comte de Rosenthal, ne pouvant empêcher le mariage, ou ce qu'il appelle mieux la folie de son neveu, ne s'est pas tenu pour battu. J'avais été à son service, il connaissait mes talens; il me détacha une personne affidée; nous convînmes de nos faits, et pour mille florins, je me suis engagé à seconder mon maître dans sa manie de briller, à lui trouver de ces honnêtes usuriers qui prêtent leur argent au poids de l'or, enfin à user de tous les moyens pour précipiter sa ruine.

FLORINE.

Je ne m'étonne plus des visites des Gellers, des Birmann, etc...

FRANTZ.

Mon maître ruiné, le comte paraît. Il profite habilement du malheur des deux époux, de la mésintelligence qui règne entre eux. Il tire de sa poche un acte de séparation, et grâce à deux signatures, à son crédit et à son argent, bientôt son neveu est libre.

FLORINE.

Pas mal, ma foi.

FRANTZ.

Voici ton paragraphe. « *Il serait aussi à désirer qu'on pût, par des conseils perfides, entraîner la jeune femme dans quelque fausse démarche; l'affaire n'en irait que mieux.* »

FLORINE.

Sais-tu que, pour un millionnaire, ton Rosenthal a bien de l'esprit!

FRANTZ.

Pour nous rendre ce service, j'ai jeté les yeux sur toi. Tu as fait tes preuves en ce genre; ton ancienne maîtresse, madame de Felshein...

FLORINE.

Ne me parle pas de cette misérable aventure où tout le monde s'est si mal conduit; le mari

Digitized by Google

surtout, qui a fait un éclat! La justice voulait s'en mêler. Dis-moi, quel était mon crime?

FRANTZ.

Une bagatelle. Grâce à tes conseils, madame de Felshein fut bientôt au nombre de ces femmes charmantes qui préfèrent leur griffon à leurs enfans, un cachemire à leur mari, et une parure de diamans à leur réputation.

FLORINE.

Madame de Valhen donnera beaucoup plus de peine. La petite comtesse avait été élevée dans un bon pensionnat: c'était déjà quelque chose.

FRANTZ.

Ce soir nous attendons un baron de Lindorf, ami de monsieur, fort épris, je crois, des charmes de madame, cela pourra nous servir. Le comte est généreux; tu seras contente.

FLORINE.

Très-bien. Ah ça! ce bon oncle est donc notre unique ressource? aucun autre parent?

FRANTZ.

Ma foi, il est le seul. Attends donc; nous avons, ou plutôt nous avions un oncle maternel, un M. d'Alberg, jadis grand ami de M. de Rosenthal, disparu depuis plus de vingt-cinq ans, et sans doute à présent habitant de l'autre monde. Sa disparition date de l'époque de la mort du grand-père de monsieur.

FLORINE.

Le Rosenthal actuel se conduisit, dit on, à cette époque, en homme de génie?

FRANTZ.

A force d'intrigue il réussit à faire déshériter son frère. Le baron de Valhen voulut plaider; il avait le droit pour lui; la justice embrouilla tout, il perdit sa cause, et mourut de chagrin en laissant un fils en bas âge. La fortune de cet enfant aurait été fort aventurée, si le ciel n'avait eu pitié de lui. La mort enleva le fils du comte de Rosenthal; le neveu prit sa place, et il aurait été l'héritier de ses titres et de sa fortune, s'il avait moins écouté l'amour.

FLORINE.

Tais-toi, j'entends quelqu'un.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, HENRIETTE, EMMA.

EMMA, à Henriette.

Comment, pas encore ici? Qu'est il donc devenu?

HENRIETTE, à Frantz.

Vous n'avez vu personne?

FRANTZ.

Non, madame.

EMMA.

Ce M. Muller est un drôle de corps. Au milieu de l'avenue il arrête un paysan et se met à causer avec lui; en vain je lui parle et veux l'entraîner, rien ne peut le faire avancer. J'étais si impatiente de te voir, que je ne l'ai pas attendu; il se sera sans doute amusé à examiner les champs de Valhen, une nouvelle plantation. Tu connais là-dessus sa petite manie.

FRANTZ.

Quelques minutes après le départ de madame, M. le baron s'est empressé d'aller le rejoindre.

EMMA.

Pas de doute, il aura rencontré M. Muller.

FRANTZ.

Madame n'a point d'ordres à me donner?

HENRIETTE.

Voyez si la salle du bal est entièrement préparée. Vous, Florine, allez m'attendre dans mon cabinet de toilette.

SCÈNE X.

HENRIETTE, EMMA.

EMMA.

Sais-tu, ma bonne Henriette, qu'en entrant ici je doutais que ce fût là ta demeure. Valhen nous avait tant répété que sa petite habitation était si simple, si modeste, que je ne pouvais revenir de ma surprise en traversant des appartemens meublés avec la plus grande élégance; ensuite tout ce que j'ai aperçu, une voiture sous la remise, des domestiques tout galonnés d'or. Tu mènes le train d'une baronne. Que tu dois être heureuse!

HENRIETTE, soupirant.

Oui, très-heureuse (vivement); mais parlons de mon père. Tu m'assures que l'accès de goutte qui l'a empêché d'embrasser son Henriette.....

EMMA.

N'aura aucune suite fâcheuse; sois tranquille à cet égard. Du reste, notre santé à tous est excellente.

HENRIETTE.

Et M. Muller?

EMMA.

Quant à M. Muller, toujours le même..... Depuis que tu nous a quittés, il n'a pas parlé une seule fois de continuer son voyage. Sa voiture, qui s'est brisée si justement à notre porte, n'est pas seulement raccommodée.

HENRIETTE.

Qui peut donc l'arrêter si long-temps à Eisebach? Quel intérêt l'a porté à connaître notre famille? et quel charme y trouve-t-il donc pour y rester?

EMMA.

Il dit que mon père est un excellent homme, que ma mère est une bonne ménagère, et que je suis une petite folle; pour toi, il te met au dessus de toutes les femmes. Quant à ton mari, il

Digitized by Google

rend justice à ses bonnes qualités, mais il prétend que c'est un orgueilleux que la manie de briller conduira à sa perte.

HENRIETTE.

Qui peut donc l'instruire ?

EMMA.

Ce drôle d'homme sait tout. Dimanche, mon petit cousin m'a fait sa déclaration; lundi, il me l'a répétée mot pour mot. Pourrais-tu me dire aussi pourquoi hier il m'a donné ce collier, avec la recommandation de le porter pour venir chez toi? Ah! ce présent ne l'aura pas ruiné : les perles sont peu brillantes, et les pierres de l'agrafe sont trop grosses pour être de vrais diamans.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, MULLER.

MULLER, à part, en entrant.

J'en ai assez vu. (Apercevant Henriette.) Madame la baronne veut-elle me permettre de lui présenter mon respect?

HENRIETTE, l'interrompant.

M. Muller, soyez le bienvenu. Chez mon père, vous m'appelliez votre chère Henriette.

MULLER, avec sensibilité.

Fort bien. Avec le titre de baronne la vanité n'est point arrivée.

EMMA.

Monsieur l'homme gris, point de cérémonie. Chez ma sœur n'êtes-vous pas comme chez votre ami Bemrode ?

MULLER, à Henriette.

Vous êtes bien sa digne fille; personne plus que moi ne désire votre bonheur.

EMMA.

Mon cher M. Muller, en route, vous m'aviez promis d'être aimable, et voilà que vous donnez déjà à la conversation une teinte de sentiment...

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, FLORINE.

FLORINE.

Tout est disposé pour la toilette de madame. (A part.) Ah! ah! voilà l'homme gris.

HENRIETTE.

Il est encore de bonne heure.

MULLER.

Comment! une femme de chambre?

HENRIETTE.

Hélas! oui.

EMMA.

D'après ce que j'ai vu, ta fête sera magnifique. Je me trouve dans un grand embarras : ma toilette est aussi par trop négligée. Je croyais qu'il s'agissait simplement d'un bal champêtre; il parait que tu attends brillante compagnie. La pauvre Emma, en robe blanche, avec son chapeau de paille, ne fera pas grand honneur à la baronne de Valhen.

HENRIETTE.

Nous saurons suppléer...

FLORINE.

D'ailleurs mademoiselle a un collier de perles si beau, d'un si grand prix, qu'il suffirait...

EMMA, avec dépit.

Oui, mademoiselle, mon collier est fort beau; il a pour moi beaucoup de prix. (*A part.*) L'impertinente! c'est pour se moquer.

FLORINE.

Madame la baronne me permettra de lui rappeler...

HENRIETTE.

Un moment!

FLORINE.

Mais, madame...

MULLER.

Lorsque madame la baronne a fait connaître ses intentions, mademoiselle Florine devrait se taire.

FLORINE, étonnée.

Florine! monsieur sait mon nom ?

MULLER.

Oui. Pourriez-vous me donner des nouvelles de votre ancienne maîtresse, madame de Felshein ?

FLORINE, balbutiant.

Monsieur, j'ignore...-Madame la baronne n'a point d'ordres à me donner?

HENRIETTE.

Je vous ferai avertir...

FLORINE, sortant.

Où ce maudit homme a-t-il appris ce que j'ai tant d'intérêt à cacher ?...

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, hors FLORINE.

EMMA.

La pauvre fille sort tout interdite.

HENRIETTE.

Quelle est cette dame de Felshein dont le nom ?...

MULLER.

Vous le saurez. Méfiez-vous de cette Florine et surtout de ses conseils.

HENRIETTE.

Elle m'a toujours déplu. Je voulais prier Valhen de me débarrasser de l'ennui d'une femme-de-chambre.

MULLER.

Vous n'aurez pas besoin de la renvoyer; elle cherche l'occasion de vous demander son congé.

EMMA.

Allons, ma sœur, voilà monsieur Muller qui

Digitized by Google

sait déjà beaucoup mieux que toi ce qui se passe dans ta maison.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, VALHEN.

VALHEN.

Je m'étais empressé, monsieur, de me rendre au-devant de vous. Je n'ai pas eu le bonheur de vous rencontrer. Bonjour, Emma.

MULLER.

Monsieur le baron, je suis enchanté de vous voir. J'ai des excuses à vous faire... J'ai été assez indiscret pour me rendre chez vous sans invitation...

VALHEN.

Vous étiez sûr, monsieur, du plaisir que votre visite ..

MULLER.

Le plaisir! En vérité, c'est trop de politesse. Je le vois, ma visite vous est peu agréable...

VALHEN.

Vous voulez plaisanter!

MULLER.

Je parle sérieusement. Le cher Valhen me connaît; il redoute ma censure. Rassurez-vous, monsieur le baron, bien loin de vous adresser des reproches, je vous dois des éloges.

VALHEN.

Des éloges!

MULLER.

Oui, vraiment. Je suis content, très-content de tout ce que je vois.

EMMA.

Voilà qui est parler. Je n'attendais pas tant de vous. Ainsi que Valhen, je craignais quelque bon sermon.

HENRIETTE.

Puisque l'accord règne si bien entre vous, je puis sans danger vous laisser seuls... Vous permettez, monsieur?...

MULLER.

Un jour de fête, une maîtresse de maison n'a pas une minute à donner à ses amis.

EMMA.

Je te suis. Monsieur Muller, tâchez, je vous prie, de persister dans vos bons sentimens.

SCÈNE XV.

VALHEN, MULLER.

MULLER.

Parbleu! mon cher baron, à présent que la présence de votre femme ne m'impose plus silence, recevez mon sincère compliment; je suis au comble de la joie! vous avez montré une délicatesse!

VALHEN, surpris.

Une délicatesse?

MULLER.

Qui vous fait le plus grand honneur. Comment, vous déclarez au père Bemrode qu'en devenant l'époux d'Henriette, votre oncle vous déshéritera indubitablement! que votre fortune se réduira à ce petit domaine dont le revenu, à la vérité, pourrait, à force de travail et d'économie, suffire à une famille qui ne comptera it pas parmi ses aïeux un baron tué en Palestine!... A l'air d'opulence qui règne chez vous, je vois que, dans la crainte que le père d'Henriette ne vous trouvât trop riche pour sa fille, vous avez adroitement célé quelque bonne rente.

VALHEN.

Je ne sais, monsieur, où peut tendre cette plaisanterie. Ce que j'ai déclaré à M. Bemrode est l'exacte vérité; je ne possède que cette maison.

MULLER.

En ce cas, voudriez-vous bien avoir l'extrême obligeance de m'enseigner comment, avec un revenu de sept ou huit cents écus, on peut faire face à une dépense de six mille florins au moins. La recette est admirable, et je brûle...

VALHEN.

J'ai de bons amis...

MULLER.

Des amis qui prêtent de l'argent!... Conservez-les soigneusement, ils sont rares.

VALHEN.

Pour ceux qui ne connaissent pas l'amitié.

MULLER.

Je suis votre ami, et je ne vous prêterais pas un florin.

VALHEN.

Je ne vous demande rien.

MULLER.

Non; vous avez trop d'orgueil. Mais, écoutez: quand on veut se passer des autres, il faut se suffire à soi-même. Aussi vous auriez dû suivre mes conseils.

VALHEN.

Labourer mes champs?

MULLER.

Oui, monsieur, labourer vos champs. J'estime assez votre femme pour croire qu'elle aimerait mieux porter une robe de toile payée comptant, qu'une robe de soie achetée à crédit.

VALHEN.

Qui vous a dit que j'achète à crédit!

MULLER.

Il est possible que maintenant... les marchands se lassent facilement.

VALHEN.

Vous oubliez, monsieur, chez qui vous êtes?

MULLER.

Je suis chez M. de Valhen, qui rougirait de cultiver ses champs.

Digitized by Google

VALHEN.

Je me dois à ma famille ; j'ai un nom, un rang à soutenir.

MULLER.

Monsieur, ce prince dont les Français ne prononcent le nom qu'avec attendrissement, le grand Henri, ôtait son chapeau devant un laboureur; croyez-vous qu'il l'eût ôte à un baron qui, pour tout mérite, n'aurait eu que des dettes?

VALHEN.

Si j'ai des dettes, je saurai les payer.

MULLER.

Avec quoi?

VALHEN.

Mes terres sont excellentes et me rapporteront...

MULLER.

Beaucoup, quand elles seront bien cultivées.

VALHEN.

Ma maison...

MULLER.

Est fort jolie, dans une position charmante; le rez-de-chaussée est meublé avec luxe;... le premier, à la vérité, est sans papier; le second manque de croisées, et il pleut dans les greniers.

J'attends un architecte... des ouvriers...

VALHEN.

Un architecte! Vous avez déjà un procureur, prenez un médecin.

SCÈNE XVI.

ES PRÉCÉDENS, LIMDORF, en costume anglais.

LIMDORF.

Et le voilà, ce cher Valhen!

VALHEN.

C'est l'ami Limdorf! Comment cela va-t-il, baron?

LIMDORF.

A ravir... Pour toi, la santé excellente... Et la charmante baronne?

VALHEN.

Tu vas bientôt la voir.

LIMDORF.

Il me tarde de lui présenter mes hommages. Ah ça! fais-moi ton compliment, nous arrivons, j'espère, de bonne heure. Je dis nous, car je ne suis pas seul : je t'amène deux bons convives; le commissaire des guerres Meinau et le conseiller Salemberg.

VALHEN.

Le commissaire des guerres Meinau .... le conseiller Salemberg! je ne me rappelle pas...

LIMDORF.

Ces deux hommes, dont tu fis la connaissance à ce bal que nous donna la grande femme de ce petit banquier qui le soir même arrêta son bilan.

VALHEN.

J'y suis maintenant.

LIMDORF.

Deux êtres précieux dans une fête; pour un maître de maison, de la plus grande utilité. Je parierais qu'ils sont déjà à inspecter, à ordonner... Ils sont là-dessus d'une obligeance. Sais-tu bien qu'il n'est bruit partout que de ta fête. Je veux m'y amuser; je me sens en verve.

MULLER, avec intention.

En habitant parmi nous, milord a pris facilement notre gaieté, notre goût du plaisir...

LIMDORF.

Que dites-vous donc là, milord... Ah! je vois! divin, ma parole. (Riant.) Dis donc, Valhen, milord! c'est mon habit.

VALHEN.

Délicieux! la méprise est bonne.

LIMDORF.

Non, mais c'est que le tour est impayable. Milord! ah! ah!

MULLER.

Je ne vois rien là de si plaisant.

LIMDORF.

Rien de plaisant? Je vous demande pardon; je trouve cela très-plaisant. (Se retournant.) Regarde donc, Valhen; c'est donc bien ça?

VALHEN, riant.

Je t'en réponds... parfait! d'une exactitude! d'une vérité!

MULLER.

Monsieur n'est donc pas Anglais?

LIMDORF.

Et non, mon cher monsieur.

MULLER.

Cependant cet habit... ce chapeau?

VALHEN.

D'où sortez-vous donc? et la mode.... la mode!

LIMDORF.

Eh oui, mon cher ami, malgré mon petit chapeau, mon habit pincé, mes trente-huit boutons et ma chaîne d'acier, je n'en suis pas moins votre très-cher compatriote.

MULLER.

Ainsi le suprême bon ton, aujourd'hui, est de ne pas avoir l'air d'être de son pays.

LIMDORF.

Ah! que cela est beau! que c'est superbe! c'est digne de figurer dans quelque gazette.

MULLER.

Monsieur, si tout le monde pensait comme moi, nous n'irions pas chercher chez les autres ce que nous avons chez nous.

LIMDORF.

C'est ça, morbleu, proscription générale de tout ce qui n'est pas né sur notre sol ou inventé

Digitized by Google

par une tête saxonne. Ainsi, renvoyons bien vite dans la Grande-Bretagne *les bateaux à vapeurs, le gaz hydrogène, les beef-steaks, les célérifères et les romans à fantômes.*

MULLER.

Eh! monsieur! servons-nous des *bateaux à vapeur*, s'ils peuvent enfin marcher; employons le *gaz hydrogène*, s'il peut nous faire voir clair; mangeons les *beef-steaks*, quand ils sont bons; voyageons en *célérifères* s'ils répondent à leur nom, et lisons des *romans à fantômes* quand ils ne sont pas trop bêtes; mais ne portons ni petits chapeaux ni habits pincés; et puisque le ciel nous a fait naître Saxons, soyons Saxons et non pas Anglais.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, PÉTERS.

PÉTERS.

Monsieur le baron, trouvez-vous bon que deux particuliers qui me sont totalement inconnus se permettent, l'un, de passer en revue votre cave, et l'autre de faire l'inventaire de votre cuisine?

LIMDORF, riant.

Ce sont nos deux amis; je les reconnais bien là! pleins de zèle et d'ardeur pour le salut commun. Gardez-vous de les troubler dans leurs importantes fonctions.

VALHEN.

Certainement, nos amis me font le plus grand plaisir. Péters, dites qu'on obéisse à ces messieurs comme à moi-même.

PÉTERS, stupéfait.

Comment, monsieur le baron, vous souffrez?...

VALHEN.

Faites ce qu'on vous dit, et perdez donc l'habitude des observations.

MULLER.

Que diable aussi, mon bon Péters, vas-tu t'aviser de prendre les intérêts de ton maître! Vole ouvertement, flatte avec adresse, et tu n'auras jamais de reproches.

LIMDORF, à Valhen.

Qu'est-ce que c'est donc que cet homme-là?

VALHEN, embarrassé.

Un original dont nous pourrons nous amuser, un ami, un parent de ma femme; d'ailleurs honnête homme, mais fort ennuyeux.

LIMDORF.

L'un ne va pas sans l'autre.

PÉTERS, en sortant.

Il a l'air de me connaître.. .. Pour moi, j'ai beau chercher...

SCÈNE XVIII.

MULLER, VALHEN, LIMDORF, MEINAU, SALEMBERG.

MEINAU, à la cantonnade.

Toute réflexion faite, le turbot à la sauce piquante.

SALEMBERG, à la cantonnade.

Vite un homme à cheval; qu'on porte ce billet chez Meunier, au grand magasin de vins.

LIMDORF.

Ce sont eux. (A Meinau et à Salemberg.) Mes amis, voilà M. de Valhen.

MEINAU.

Enchanté, monsieur le baron, de renouveler connaissance.

SALEMBERG.

Et de pouvoir vous témoigner....

VALHEN.

Messieurs, quels remercîmens ne dois-je pas à notre ami Limdorf, pour m'avoir procuré l'avantage de recevoir des hommes tels que vous.

MEINAU.

Ah! ça, Valhen, parlons maintenant d'affaires, et d'affaires importantes. J'ai fait subir un examen à ton cuisinier. Incapable, mon ami; pas la moindre connaissance de son art; aucun moyen, pas de génie, d'originalité dans les idées. Il faut chasser cela.

VALHEN.

Il était au service de mon père; il mourra chez moi.

MEINAU.

Eh bien! donne-lui sa retraite, et je te le remplace par un homme à talent que tu auras presque pour rien : mille florins et quelques profits. Il veut quitter le payeur général Goltz, qui n'a pour lui aucun égard, et qui s'avise de vouloir mettre de l'ordre dans sa caisse.

VALHEN.

Nous en reparlerons.

SALEMBERG.

Pour moi, mon estimable ami, je viens de jeter un coup d'œil sur ta bibliothèque souterraine. Grand Dieu! qu'elle est peu complète, et quel désordre il y règne!

VALHEN, riant.

Le conseiller à raison, ma cave est fort mal meublée.

SALEMBERG.

J'ai trouvé beaucoup de volumes dépareillés, une foule de bouquins. Les meilleurs auteur manquent. J'ai fait une note pour parer au plus pressé. Je demande à Meunier cinquante bouteilles de Bordeaux, deux ou trois paniers de Champagne, quelques bouteilles de Tokai, Malaga et autres bagatelles. Le déficit de ce soir sera du

Digitized by Google

moins comblé. Demain nous verrons à travailler à une organisation générale.

VALHEN.

Très-obligé.

LIMDORF.

Nos deux amis mériteraient d'être membres de quelque académie de province. Tenez, Meinau, dans la dernière campagne avait la meilleure table de toute l'armée.

MEINAU.

J'ose m'en flatter. Hommes et chevaux, tout mourait de faim. Eh bien! chez moi, en tout temps, trois services, le café et la liqueur. J'avais chaque jour à dîner vingt généraux.

MULLER

Tant pis pour vous.

MEINAU.

Bien au contraire. Ma table, à la fin de la campagne, m'a fait monter d'un grade.

MULLER.

Tant pis pour vous, vous dis-je; car de deux choses l'une, il faut être un imbécile ou un fripon.

MEINAU.

Un imbécile!... vous me connaissez bien peu... Monsieur, je vous prie, modérez vos expressions.

LIMDORF, à Meinau.

Laisse donc, c'est un fou.

MULLER.

Un imbécile, si, avec une fortune assez considérable pour tenir table ouverte, vous alliez courir les chances de la guerre; un fripon, si, n'ayant d'autres moyens d'existence que votre emploi, vous usiez du pouvoir qu'il vous donnait pour avoir du superflu, quand nos braves manquaient du nécessaire.

MEINAU.

Monsieur veut faire le caustique.

MULLER.

Pas du tout, j'aime seulement à dire la vérité.

SALEMBERG.

Il y a des gens à qui cela pourrait ne pas convenir.

MULLER, en badinant.

A vous, par exemple, monsieur le conseiller. Vous trouveriez peut-être mauvais qu'on vous invitât à ne pas être si fier d'une charge que vous devez à votre argent et non à votre mérite.

LIMDORF.

Attrape, mon pauvre Salemberg. Moi, je vous mets au défi. Impossible de vous égayer sur mon compte. Je n'occupe aucune place, et je vis tout bonnement de mes rentes.

MULLER.

Tant mieux pour vous; car si pour exister vous eussiez dû faire usage de vos bras ou de votre esprit, vous seriez déjà mort de faim.

MEINAU.

Bravo, mille fois bravo. Le cher Limdorf avec ses rentes se croyait sauvé.

VALHEN.

Terminons, messieurs, un entretien qui n'est agréable pour personne. Monsieur Muller m'obligera de vouloir bien imposer silence à son humeur caustique.

MULLER.

Vous avez raison, monsieur le baron. Votre tour arrivait; et vous pensez bien que le sujet prêtait beaucoup.

(Tous rient.)

VALHEN.

Laissez, mes amis, nous aurons notre revanche. En attendant, venez parcourir mon petit domaine. Je veux vous consulter sur les embellissemens que je projette.

LIMDORF.

Tu as raison. Allons donc parcourir tes petits états.

SCÈNE XIX.

MULLER, seul.

Mes notes sont de la plus grande exactitude. Si je n'y mets ordre, Valhen fera son malheur et celui de sa femme Déjà je connais ici quelques personnages : les trois bons amis... je m'amuserai encore sur leur compte; la femme de chambre, Florine, et le vieux Péters. Que me reste-t-il encore à voir? (Il lit ses notes) Ah! ah! D'abord le comte de Rosenthal, l'excellent oncle. Bien! demain il sera ici. Il ne s'attend pas à ce qui doit lui arriver. L'usurier Birmann, qui, placé entre son coffre-fort et son huissier, ne sait s'il doit prêter ou continuer ses poursuites. Enfin M. Frantz, le valet-de-chambre... insolent comme un parvenu; la délicatesse d'un homme d'affaires et la probité d'un procureur; rusé coquin, tout dévoué à M. de Rosenthal.

SCÈNE XX.

MULLER, FRANTZ.

FRANTZ, à part.

Voilà sans doute l'homme aux questions, ce grand faiseur de phrases, ce railleur impitoyable. Je suis curieux...

MULLER, l'apercevant.

N'est-ce pas là l'honnête valet-de-chambre? (Appelant.) Monsieur Frantz!

FRANTZ, saluant.

Que veut monsieur? Aurait-il, comme à tout le monde, quelqu'aimable vérité à me dire, quelque conseil à me donner?

MULLER.

Vous dire vos vérités!... cela serait trop long; j'aime mieux m'en tenir aux conseils.

Digitized by Google

FRANTZ.

Je les recevrai avec toute la reconnaissance...

MULLER, tirant sa montre.

Il est sept heures.

FRANTZ.

Eh bien !

MULLER.

Dépêchez-vous de friponner votre maître ; car demain, à pareille heure, vous serez chassé.

(Il sort.)

SCÈNE XXI.

FRANTZ, seul. Il demeure stupéfait, et regarde l'endroit par où Muller vient de sortir.

Chassé! demain !

ACTE SECOND.

(Le théâtre représente le même salon qu'au premier acte.)

SCÈNE I.

FRANTZ, VALHEN.

VALHEN, entrant précipitamment en arrêtant Frantz.

C'est toi que je cherche. Écoute : dès que le jour va paraître, rends-toi chez Birmann ; à quelque prix que ce soit, amène-le sans perdre un instant. On a joué cette nuit : je reste devoir à mes amis quatre cents florins.

FRANTZ.

Votre préambule, monsieur le baron, m'avait presque effrayé. Quatre cents florins, c'est une misère. Après le souper, le bal sans doute recommencera, et se prolongera jusqu'au jour. Il est trois heures : on ne sera pas encore séparé lorsque je vous amènerai Birmann mort ou vif, mais, dans tous les cas, avec les deux mille florins.

VALHEN.

Tu conçois les conséquences !

FRANTZ.

Reposez-vous sur moi.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, PÉTERS.

PÉTERS.

Monsieur le baron, je n'y puis plus tenir : la maison est au pillage. Une armée de laquais, cent fois plus exigeans que leurs maîtres, nous traitent en pays conquis : le grenier vient d'être pris par escalade et la cave par surprise.

VALHEN.

C'est votre faute : ne deviez-vous pas prévenir... Il fallait au moins donner tout ce qu'on vous demandait.

FRANTZ.

Bon Dieu ! quel tapage, pour quelques misérables bottes de foin, pour quelques malheureuses bouteilles. Monsieur Peters, il faut que tout le monde vive.

PÉTERS.

Aussi les chevaux mangent comme s'ils savaient qu'ils sont traités gratis, et les valets boivent à proportion.

VALHEN.

Je ne veux rien chez moi qui sente l'épargne et l'économie.

FRANTZ.

L'économie, fi donc! laissons cela aux petits marchands assez simples pour ne pas laisser protester leurs billets, aux officiers qui n'ont que leur paie, et aux employés qui sont forcés de s'en tenir à leurs appointemens.

VALHEN.

Je retourne au souper.

FRANTZ.

Soyez parfaitement tranquille.

VALHEN.

Pour vous, Péters, veillez un peu moins à mes intérêts, et rappelez-vous que chez le baron de Valhen tout doit respirer la magnificence et la grandeur.

SCÈNE III.

FRANTZ, PÉTERS.

FRANTZ.

Eh bien ! vous entendez ? voilà de la bonne et véritable noblesse.

PÉTERS.

Monsieur le baron veut qu'on le pille ; il en est le maître ; il ne veut écouter que des fripons, il en est le maître encore ; aussi, je laisse le champ libre aux honnêtes gens qui flattent son amour-propre, servent ses caprices et empochent ses écus.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, FLORINE.

FLORINE.

En vérité, monsieur Péters, vous êtes bien peu

Digitized by Google

galant. Je vous annonce que sept ou huit de ces dames ont amené leurs femmes de chambre, et que l'usage exige que je leur fasse les honneurs d'un petit souper, et la table n'est pas seulement dressée!

FRANTZ.

Moi, j'ai là une douzaine d'amis que l'exacte bienséance veut que je traite; eh bien! rien encore de préparé! Demain, à la ville, on s'amusera à nos dépens.

PÉTERS.

Fort bien! Mademoiselle veut faire les honneurs de la maison aux suivantes, et vous aux laquais.

FRANTZ.

Des laquais! monsieur Péters, je n'ai pour amis que des valets de chambre.

PÉTERS.

Eh bien! laquais ou valets de chambre, soubrettes ou suivantes, libre à vous de vous arranger comme il vous plaira. Disposez de tout, emparez-vous de tout, pillez, volez à votre aise, je m'en lave les mains. Bonsoir, je vais me coucher.

SCÈNE V.

FRANTZ, FLORINE.

FLORINE.

Le vieux Péters est assez insolent.

FRANTZ.

Le bonhomme radote.

FLORINE.

Il devrait bien nous rendre le service de nous débarrasser, une bonne fois, de ses vertus et de sa personne.

FRANTZ.

Ne trouves-tu pas qu'il conviendrait parfaitement à l'homme gris. Le maître et le valet seraient aussi ennuyeux l'un que l'autre.

FLORINE.

A propos de l'homme gris, j'ai fait une découverte.

FRANTZ.

Voyons...

FLORINE.

C'est un amoureux...

FRANTZ.

Un amoureux!

FLORINE.

De madame la baronne. C'est à elle seule qu'il adresse des éloges; ses regards sans cesse sont attachés sur elle; pendant le bal, au souper même, un heureux hasard l'a toujours placé près de sa chère Henriette. Tu m'avoueras que je me trompe fort, si ce n'est pas là tout le petit manége d'un timide adorateur.

FRANTZ.

En cheveux blancs, avoir encore des prétentions sur le cœur d'une femme jeune et jolie?

FLORINE.

Eh! mon Dieu! les vieux mauvais sujets sont cent fois plus à craindre que les jeunes.

FRANTZ, réfléchissant.

Un amoureux!... La chose ne me paraît guère probable; n'importe, l'idée n'est pas mal; j'en profiterai. Le baron est jaloux comme un bourgeois, il prendra feu, et fermera sa porte au vertueux Muller.

FLORINE

Chut! voici notre homme.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, MULLER.

MULLER, se croyant seul.

Je n'aurais pu rester plus long-temps sans éclater; les basses flatteries des uns, la sottise et l'impertinence des autres, l'amour-propre satisfait de Valhen, tout m'indignait. Comment avec de l'esprit peut-on sacrifier son temps et sa fortune à des êtres aussi méprisables?

FLORINE.

Monsieur quitte bien promptement le souper. Les propos d'une foule d'étourdis, il est vrai, ne peuvent être agréables à un sage tel que lui.

FRANTZ.

Si mes services pouvaient être utiles à monsieur, je serais trop heureux de pouvoir reconnaître le bon avertissement qu'il a bien voulu me donner.

MULLER.

Il faut en convenir, ce n'est que chez M. de Valhen ou au théâtre que j'ai vu les valets venir entamer la conversation.

FLORINE.

Au souper, vous avez fait l'éloge du Champagne... J'aurais cru, d'après cela, vous trouver plus de liant dans le caractère.

MULLER, les prend tous les deux par la main, et les conduit devant une glace.

Pourriez-vous me dire (à Florine) si en voyant une mine aussi effrontée, (à Frantz) une figure où la bassesse est si bien empreinte, un honnête homme peut garder son sang-froid, et s'abaisser à répondre à de pareils êtres que pour leur ordonner de sortir de sa présence. Sortez.

FLORINE.

Mais, monsieur, il est incroyable... à la manière dont vous nous traitez... il semblerait... n'importe, je sors... Le moyen de ne pas déférer à une invitation aussi polie que la vôtre. (A part.) Monsieur l'homme gris, une femme sait se venger.

FRANTZ.

Mais, monsieur, vous parlez ici plus qu'en maître... Vous prenez un ton... (Mouvement de Muller.) Il faut obéir à vos ordres. Je n'ai jamais su de ma vie ce que c'était que porter obstacle

Digitized by Google

à un tendre rendez-vous. (A Florine.) Il me paiera cher son impertinence!

SCÈNE VII.

MULLER, seul.

Un tendre rendez-vous? Allons, on me prend pour un amoureux. C'est me faire un honneur que certes je ne mérite guère. Mon pauvre Muller, vous avez cinquante ans passés, et, à cet âge... Je devine la ruse de M. Frantz et de mademoiselle Florine. On veut se venger, je suis amoureux de madame de Valhen; on parlera en conséquence au mari. Mes chers amis, vous n'aurez pas le temps d'exécuter ce louable projet.

SCÈNE VIII.

MULLER, assis, SALEMBERG, LIMDORF.

SALEMBERG, à Limdorf, en entrant.

Oui, la baronne est charmante; avoue aussi que Valhen est un homme par excellence; il perd son argent et laisse vider ses caves avec une grâce infinie.

LIMDORF.

T'a-t-il remis les quatre cents florins?

SALEMBERG.

Pas encore.

LIMDORF.

Ce retard m'étonne; le petit baron est passablement fier.

SALEMBERG, apercevant Muller.

Paix, nous ne sommes pas seuls.

LIMDORF, s'approchant de Muller.

Ah! vous voilà, monsieur le misanthrope, l'ennemi du genre humain!

MULLER, toujours assis.

L'ennemi du genre humain! Vous n'avez peut-être pas tout-à-fait tort. Je déteste les faux amis, les égoïstes, les ingrats et les intrigans. Otez d'ici madame de Valhen, dont je respecte les vertus, la petite Emma, dont j'aime l'heureux naturel, et Valhen même, dont les travers ne sont dignes que de pitié, dites-moi, messieurs, s'il y a ici un homme...

LIMDORF, piqué.

Vous pourriez bien, mon petit misanthrope, trouver des gens qui, fatigués de vos sermons et de vos injures...

SALEMBERG.

Sauraient vous faire repentir de vos impertinences.

LIMDORF.

Et donner une si bonne leçon à monsieur le censeur...

SALEMBERG.

Qu'il se corrigerait pour la vie de son humeur satirique.

MULLER.

Vous le prenez sur ce ton, messieurs?

LIMDORF.

Oui, monsieur, sur ce ton.

MULLER.

Je vous parais un être bizarre, singulier, original..... eh bien! vous ne vous trompez pas. (Il se lève.) Je suis ce qu'on appelle dans le monde un bonhomme; oui, un bonhomme, dans toute l'étendue du mot. J'ai quelques qualités, et, de commun avec le restant des hommes, beaucoup de défauts; un bien grand, surtout, celui de ne pouvoir dissimuler ma pensée. Que voulez-vous? je suis né avec le penchant irrésistible de dire aux gens leurs vérités, et comme on peut le croire, les trois quarts du temps des vérités très-dures.

SALEMBERG.

Souvent vous avez dû vous en trouver fort mal.

MULLER.

Pour se mettre à l'abri des événemens qui pourraient en résulter, je me suis servi d'une petite précaution qui m'a merveilleusement réussi; depuis trente ans, tous les matins, avant mon déjeuner, et pendant une couple d'heures, je fais des armes, cela m'amuse et me met en appétit; après mon dîner je consacre une heure au pistolet, cela me distrait; et il est résulté de cette habitude qu'à l'épée je suis de la première force, et qu'au pistolet je réponds à tous coups de placer une balle dans la tête de mon adversaire.

SALEMBERG, stupéfait.

Quelle adresse!

LIMDORF.

Vous abusez alors de votre supériorité.

MULLER.

Quand on me propose un duel, j'accepte toujours.

LIMDORF, embarrassé.

Vous acceptez toujours?

MULLER.

Toujours; cependant j'use encore d'une autre précaution; avant le combat je propose une partie de fleurets; veut-on le pistolet, je prends une bouteille de Champagne, j'en fais sauter le bouchon à vingt-cinq pas...; si après ces formalités on persiste, je ne réponds plus des événemens.

SALEMBERG, vivement.

Vous êtes vous battu souvent?

MULLER.

Jamais?

SALEMBERG.

J'en étais sûr!

MULLER.

Maintenant, messieurs....

LIMDORF.

Monsieur Muller, dans vos petites originalités

Digitized by Google

j'ai remarqué beaucoup d'esprit; vos épigrammes sont charmantes, vous maniez l'ironie avec beaucoup de finesse; mais comment ne vous-êtes vous pas aperçu que ceci n'était de notre part qu'un simple badinage, une plaisanterie?

SALEMBERG, riant.

Une plaisanterie des plus innocentes.

MULLER.

C'était, messieurs, une plaisanterie?

LIMDORF.

Et oui, mon cher monsieur Muller.

SALEMBERG, riant.

Rien que cela, mon bon ami.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, MEINAU.

MEINAU, avec empressement.

Eh bien! mes amis, que faites vous donc ici...; on se sépare...

MULLER, avec humeur.

Allons, voilà encore l'homme aux trois services.

MEINAU, à Limdorf et Salemberg, après s'être assuré que Muller ne peut pas les entendre.

Tout le monde s'en va..., c'est fort bien...; mais nous autres, et notre argent!...

LIMDORF.

Diable! il faut l'attendre.

SALEMBERG.

Certainement. (Avec humeur.) Se quitter d'aussi bonne heure, cela ne s'est jamais vu.

LIMDORF.

Et vite, mes amis, courons aviser aux moyens de toucher nos florins.

(Ils sortent tous.)

SCÈNE X.

FRANTZ, BIRMANN.

FRANTZ, amenant Birmann, après s'être assuré que les amis sont partis.

Restez ici; je vais amener M. le baron.

BIRMANN.

En vérité, je ne sais si je veille... A la pointe du jour, venir chercher de l'argent!

FRANTZ.

Il n'est jamais trop matin pour en recevoir ou en gagner.

BIRMANN.

Me jeter presque malgré moi dans une voiture!

(Frantz sort.)

SCÈNE XI.

BIRMANN, MULLER.

BIRMANN.

Je m'admire moi-même: sortir de si grand matin! Il faut que j'aie pour M. de Valhen un faible...

MULLER, revenant.

Quel bruit, quelle cohue; voilà une nuit bien employée! (Apercevant Birmann.) Oh! oh! quel est donc ce nouveau visage?

BIRMANN, le regardant.

Eh bien! cet homme m'examine avec une attention!

(Il met la main sur sa poche.)

MULLER, s'approchant.

Que venez-vous donc faire ici, à cette heure?

BIRMANN.

Cela vous intéresse?

MULLER.

Plus que vous ne pensez.

BIRMANN, à part.

Attendez donc... Cette figure, ce costume, cet air surtout d'être déjà comme chez lui... C'est cela; plus de doute... (Haut.) Je vous connais.

MULLER.

Vous croyez?

BIRMANN.

Vous êtes de ces honnêtes gens qui font les affaires des autres, et encore mieux les leurs; qui administrent avec un soin si paternel la fortune de leurs maîtres, qu'ils sont bientôt réduits à la gérer pour leur propre compte; et qui, après avoir logé dans les mansardes du château, finissent toujours par descendre au premier étage.

MULLER.

Je suis donc un intendant?

BIRMANN.

Et celui dont M. le baron m'a parlé.

MULLER.

Voyons si à mon tour je ne pourrais pas deviner... Vous êtes de ces vieillards, calculateurs impitoyables, dont la tête ne s'occupa jamais qu'à additionner, et qui, à force de soustraire, ont fait multiplier leurs écus... Vous vous nommez Birmann.

BIRMANN.

Vous êtes plus savant que moi; vous savez mon nom, j'ignore le vôtre... Mais puisqu'à ça près du nom, nous nous connaissons si bien, nous pouvons nous servir mutuellement.

MULLER.

Voyons.

BIRMANN.

Le jeune baron me doit déjà une assez grosse somme; j'apporte là deux mille florins, qui,

Digitized by Google

d'après ce que je vois, ne sauraient arriver trop vite. Eh bien! mon cher ami, entendons-nous, et arrangeons si bien nos affaires, qu'au moment de la liquidation des créances arriérées de M. le baron, nous ayons à partager de gros bénéfices.

MULLER.

Le baron de Valhen va payer ses dettes?

BIRMANN.

Eh! oui, sans doute. Je suis parfaitement au courant, Frantz m'a tout dit. Le comte de Rosenthal...

MULLER.

Ah! ah! le comte de Rosenthal?

BIRMANN.

Cet honnête homme d'oncle se charge d'acquitter les folies de son neveu, capital et intérêts.

MULLER.

Et le tout sans condition?

BIRMANN.

Presque rien. Une simple signature sur un acte de séparation avec sa femme.

MULLER.

Un acte de séparation avec sa femme! (A part.) M. le comte, voilà donc le résultat de vos entrevues secrètes avec le misérable Frantz! (Haut.) Monsieur l'usurier!

BIRMANN.

Dites donc capitaliste...

MULLER.

Monsieur le capitaliste, Valhen vous abuse et s'abuse lui-même, en croyant qu'il pourra s'acquiter envers vous. Il ne possède rien.

BIRMANN.

Ah! mon Dieu!

MULLER.

Le fripon de Frantz, avec toutes ses confidences, se moque de vous. Le comte a déshérité son neveu;... j'ai vu le testament.

BIRMANN.

Vous avez vu le testament?

MULLER.

J'ai vu le testament. L'honnête homme d'oncle n'a pas la moindre envie de visiter pour vous son coffre-fort, et d'ailleurs Valhen restera plutôt toute sa vie votre débiteur, que de consentir à vous payer en se séparant de sa femme.

BIRMANN.

Tout cela est superbe; mais comme c'est de l'argent qu'il me faut et non de grands sentimens, dès ce pas je cours chez mon huissier et avant trois heures saisie complète.

MULLER.

Vous êtes donc en règle?

BIRMANN.

Prise de corps.

MULLER.

Cela ne badine pas.

BIRMANN.

Cela badine si peu, que ce matin même M. de Valhen, tout baron qu'il est, sera mis entre quatre murailles à la requête de Gaspard-Benjamin Birmann, capitaliste, *non sujet à patente*.

MULLER.

Écoutez donc, ne pourrions-nous pas faire quelque arrangement?

BIRMANN.

Mes arrangemens, à moi, c'est de l'argent.

MULLER, tirant son portefeuille.

En ce cas...

BIRMANN, dévorant le portefeuille des yeux.

Quoi! vous voudriez?... c'est bien de votre part. Au fait, le baron est un honnête homme... c'est jeune, étourdi.

MULLER.

Vous voyez...

BIRMANN.

Un grand nombre de billets de caisse; ces images-là réjouissent la vue.

MULLER, serrant son portefeuille.

Eh bien! ces images là ne sont pas pour vous; (mouvement de Birmann) c'est-à-dire que, d'après la promesse de Frantz, M. de Rosenthal doit vous payer; il n'y compte pas; cependant il vous paiera aujourd'hui même. Si par hasard il y manquait, je m'en charge alors.

BIRMANN.

Vous? C'est fort bien; mais quelle garantie?

MULLER.

Ma parole!

BIRMANN.

Ces effets-là n'ont pas cours à la bourse; ainsi, désespéré, je vais recommencer les poursuites.

MULLER.

Qui vous dit de les suspendre?

BIRMANN, revenant sur ses pas.

Ah ça, entendons-nous!

MULLER.

Je réponds de la dette du baron aux conditions suivantes: 1° Remporter vos deux mille florins.

BIRMANN.

La recommandation était inutile.

MULLER.

2° Crier, faire grand tapage, si en sortant vous rencontriez M. de Valhen ou son valet.

BIRMANN.

Crier, c'est mon fort.

MULLER.

Enfin, sous une heure, et à votre requête, saisir cette maison et faire arrêter son propriétaire.

BIRMANN.

C'est dit, touchez là. Aucun risque pour moi, donc je prends votre parole; vous entendrez bientôt parler de mon huissier. Tout à vous, entièrement à vous; si jamais je puis vous être utile, disposez de moi,... de mon argent... Venez avec

Digitized by Google

de bonnes lettres de change,... vous verrez si Birmann est ingrat.

SCÈNE XII.

MULLER, seul.

L'usurier va servir mes projets : je m'en rapporte à lui pour hâter la catastrophe. Ah! monsieur le comte, vous voulez abuser de la position de votre neveu. C'est vous qui l'entraînez à sa ruine! Je prononcerai un mot et vous changerez de dessein.

SCÈNE XIII.

MULLER, VALHEN, HENRIETTE, EMMA, SALEMBERG, LIMDORF, MEINAU.

LIMDORF.

Enfin, baron, te voilà débarrassé de cette foule d'êtres indifférens que l'attrait du plaisir amène de fête en fête; mais nous, tes véritables amis, nous n'avons pas voulu nous confondre dans cette multitude, et te quitter si vite.

VALHEN.

Mes amis, je vous suis très-obligé de cette attention.

SALEMBERG, lui donnant la main.

Valhen sait tout l'intérêt que je lui porte.

MEINAU.

Mettons les phrases de côté, et écoutez-moi. Il est huit heures; qu'allons-nous faire? nous coucher? nous dormirons mal, nous déjeûnerons fort mal et nous dînerons encore plus mal... Le temps est superbe... Eh bien! mes amis, je vous propose un déjeuner dans la forêt.

SALEMBERG.

Admirablement bien imaginé...

VALHEN.

C'est charmant.

LIMDORF.

Cette idée me sourit puisqu'elle nous procure le plaisir de rester plus long-temps avec un ami... (A part.) Et à moi, peut-être l'occasion, de causer avec la baronne.

MEINAU.

Si ces dames donnent leur consentement...

HENRIETTE, forcément.

Il suffit que ce projet plaise à Valhen.

EMMA, joyeusement.

J'en suis enchantée! Mon Dieu! ma sœur, comme on s'amuse chez toi...

LIMDORF.

M. Muller sera des nôtres; nous essuierons quelques épigrammes... Tant mieux, ma foi!... cela rompt la monotonie de la conversation.

MEINAU.

Maintenant, le chapitre des subsistances. Je m'occupe fort des subsistances, moi.

VALHEN.

Vous ne laissez rien à faire au maître de la maison.

LIMDORF.

Nous allons veiller à tous les préparatifs, disposez-vous au départ.

(Ils sortent.)

SCÈNE XIV.

MULLER, EMMA, HENRIETTE, VALHEN, FRANTZ.

FRANTZ, qui a guetté le départ des trois amis.

Monsieur le baron, tout est perdu!

VALHEN.

Ciel!

HENRIETTE.

Que vient-il nous annoncer?

MULLER, à part.

Il a vu Birmann.

FRANTZ.

D'après vos ordres, j'ai amené et non sans peine, Birmann et ses deux mille florins. Je le laisse dans ce salon. Je cours vous prévenir, vous étiez entouré de vos amis; je ne pouvais vous interrompre. Fatale imprudence! Pendant que je guettais le moment de vous parler, j'ai vu notre homme sortir furtivement. J'ai couru après lui... Ce maudit usurier s'est écrié qu'il savait tout; que vous étiez ruiné, déshérité. En vain je l'ai supplié de s'éloigner, et de nous laisser au moins les deux mille florins, il a été sourd à mon désespoir, et a juré qu'il allait à l'instant même recommencer les poursuites.

VALHEN.

Grand Dieu! je suis perdu, déshonoré!

HENRIETTE.

Déshonoré?

VALHEN.

Cet argent m'était absolument nécessaire. J'ai aujourd'hui à acquitter une dette d'honneur.

HENRIETTE.

Hélas!

EMMA.

Ma sœur!

VALHEN, avec force.

Mais comment Birmann a-t-il pu savoir?... qui donc l'a instruit?

FRANTZ.

Je l'ai à cet égard accablé de questions; il n'a voulu rien dire. J'ai compris cependant au milieu de ses injures, qu'il devait ces importantes révélations à un espèce d'intendant.

VALHEN.

Un intendant?

FRANTZ.

Je ne vois que le vieux Péters...

Digitized by Google

VALHEN.

Point de doute, c'est lui. Il aura voulu se venger de ce que je n'écoutais pas ses misérables conseils... Malheur à lui!

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, PÉTERS.

PÉTERS, en entrant.

Comment, monsieur, il faut encore transporter un déjeuner dans la foret?

VALHEN, furieux.

C'est donc vous, serviteur honnête et fidèle, qui vous permettez de divulguer les secrets de votre maître!

PÉTERS, stupéfait.

Mais, monsieur le baron, que peut-on me reprocher?

VALHEN.

Votre trahison. Ne répliquez point, j'en ai la certitude. Que dans une heure on ne vous trouve pas dans la maison; allez.

PÉTERS, pleurant.

Mon cher maître.

MULLER.

C'est à tort que vous affligez ce brave homme... Il n'a point vu Birmann.

VALHEN, avec emportememt.

Qui donc s'est permis...?

MULLER, froidement.

Moi!

VALHEN.

Vous?...

MULLER.

C'est vous rendre un véritable service, que de vous empêcher de contracter de nouvelles dettes, quand vous ne pouvez payer les anciennes.

VALHEN.

Qui vous prie, monsieur, de vous occuper de mes affaires?.. Savez-vous le tort que me fait votre indiscrétion,... dans quel embarras vous me jetez?

MULLER.

Je sais fort bien, monsieur le baron, que vous avez grand besoin des deux mille florins de Birmann; qu'ils vous sont indispensables pour acquitter ce que vos bons amis vous ont gagné cette nuit.

VALHEN, outré de fureur.

Sortez de chez moi, monsieur, sortez...

HENRIETTE, courant à son mari.

Modère-toi, je t'en conjure. (A Muller.) Vous vous disiez notre ami?...

FRANTZ, faisant un mouvement comme pour aller chercher du monde.

Monsieur le baron, dites un mot, et vos fidèles serviteurs...

HENRIETTE.

Frantz, arrêtez!

MULLER.

Vous êtes bien bonne, madame, de faire attention au zèle de ce valet... Monsieur le baron, sans l'amitié que je vous porte, je ne serais pas venu chez vous. Malgré vos extravagances, je vous aime encore... aussi je ne sors point et je resterai malgré vous et vos fidèles serviteurs.

VALHEN.

Comment, vous resterez?

MULLER.

Oui!

VALHEN.

Malgré moi?

MULLER.

Oui!

VALHEN.

Son sang-froid me confond, sa tranquillité m'étonne, et ce ton d'amitié me désarme... Cet homme a sur moi un ascendant!

HENRIETTE, à part.

Je ne sais que penser...

FRANTZ, à part.

Le diable ne le ferait pas partir!

EMMA, à part.

Mon homme gris est inexplicable...

VALHEN.

Que faire, que devenir?...

MULLER, avec intention.

Les valets sont fertiles en expédiens; le vôtre ne pourrait-il pas trouver?...

FRANTZ.

Vous croyez plaisanter, monsieur... Eh bien! si mon maître veut écouter son fidèle Frantz, tout n'est pas désespéré: j'entrevois un moyen de salut.

VALHEN.

Parle!

FRANTZ.

A quelque prix que ce soit, il vous faut de l'argent. Recourir aux juifs, usuriers, banquiers ou capitalistes!... peine inutile; implorer vos amis! chez quelques uns vous trouverez de l'argent, mais de la mauvaise volonté; chez les autres, de la bonne volonté et point d'argent. Eh bien! les grands moyens...

VALHEN.

Que vas-tu me proposer?

MULLER, froidement.

De vous adresser au comte de Rosenthal!

VALHEN.

Au comte de Rosenthal!

FRANTZ, d'abord étonné de ce que Muller a deviné son projet, et se remettant ensuite.

Eh bien! oui, morbleu! au comte de Rosenthal! Il est, dites-vous, irrité? Tant mieux: il y a plus de ressource chez les hommes qui crient. Peignez-lui pathétiquement votre embarras, votre

Digitized by Google

détresse... je suis sûr que cet oncle, si redouté, fera beaucoup plus que ces gens qui, parlant sans cesse, d'amitié vous laisseraient mourir de faim faute d'un écu.

MULLER.

Croyez-en Frantz : écrivez au comte...

FRANTZ, à Muller.

Enchanté que mon projet reçoive votre approbation...

HENRIETTE.

Mon ami, cette proposition me paraît bien hasardée ;... mais enfin...

VALHEN.

Implorer mon oncle !...

MULLER, toujours avec le plus grand calme.

C'est le seul parti qui vous reste ;... vous vous trouverez bien de l'avoir suivi. J'en réponds.

VALHEN, à Muller.

Vous en répondez !... et c'est vous...? Quelle humiliation !... Ah ! je sens renaître ma fureur... Monsieur... votre procédé... Je vous ferai voir... (Muller prend une prise de tabac.) Ah ! ce sang-froid... Allons, allons, viens, Frantz; tu porteras ma lettre...

FRANTZ.

Et je vous en rendrai bon compte.

(Ils sortent avec Péters.)

SCÈNE XVI.

MULLER, HENRIETTE, EMMA.

HENRIETTE.

Monsieur Muller, Valhen est vif, emporté ; mais son cœur est bon... Il sera lui même au désespoir de la manière...

EMMA.

En faveur de ses bonnes qualités, on peut lui passer un peu d'emportement.

MULLER.

Lui passer n'est pas le mot;... il lui est permis... A sa place, je n'aurais pas eu autant de modération... Je lui en sais gré.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, FLORINE.

FLORINE, accourant.

Ah ! madame, je n'en puis plus... je suffoque... je me meurs...

HENRIETTE.

Ciel ! qu'avez-vous, Florine ?

FLORINE, jouant le sentiment et tombant dans un fauteuil.

Ah ! grand Dieu...

EMMA.

Elle se trouve mal...

MULLER.

Bon ! A présent les femmes de chambre s'évanouissent... Comme tout se perfectionne ! Eh ! ma mie... qu'avez-vous donc, pour tomber dans un tel accès de sensibilité...

FLORINE, se levant brusquement.

Ce que j'ai ? quand la maison est envahie par une cohorte d'hommes noirs...

HENRIETTE.

Les huissiers de ce malheureux Birmann?... Ah ! courons !...

MULLER, à part.

L'usurier est de parole : très-bien...

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, LIMDORF.

LIMDORF.

Les misérables, les ingrats !... Vous me voyez indigné .. Le croiriez-vous, madame, nos amis sont partis, et ils ont poussé le manque de convenances jusqu'à vouloir me charger de rappeler à Valhen qu'il a oublié de s'acquitter de la bagatelle que la fortune lui a fait perdre cette nuit...

HENRIETTE.

Dans la journée vous recevrez, vous et vos amis, l'argent dont vous est redevable M. de Valhen.

LIMDORF.

De grâce, madame, ne me confondez pas... Moi, j'attendrai.

MULLER, l'interrompant.

Monsieur le baron,... pourquoi ne pas suivre vos dignes amis?

LIMDORF.

Moi, quitter Valhen dans un moment !...

MULLER.

Il ne s'agit pas de Valhen ; je vous le dis en confidence, vous perdez votre temps.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS, PÉTERS.

PÉTERS.

Ah ! madame, monsieur le baron vient d'être arrêté... Malgré mes larmes et mes prières, on l'entraîne en prison.

HENRIETTE.

Valhen arrêté !... Ce dernier coup m'accable.

EMMA.

Ma bonne Henriette !

LIMDORF.

Mon ami en prison !... C'est une indignité.

HENRIETTE, avec feu.

Monsieur Muller, vous m'avez témoigné l'amitié la plus vraie. Vous aimez Valhen... Tout à l'heure encore vous venez de l'assurer. Je ne

Digitized by Google

rougis point d'implorer votre générosité. Ah! de grâce, ne me refusez pas... Rendez mon époux à la liberté... Ne me réduisez pas au désespoir.

MULLER.

Chère Henriette, il en coûte à mon cœur... Je dois vous refuser.

EMMA.

Mon bon monsieur Muller!

MULLER.

Emma, s'il était en mon pouvoir, aurais-je attendu vos prières?

HENRIETTE, avec fierté.

Je n'insiste plus, monsieur, je vais rejoindre mon époux : si je ne puis obtenir sa liberté,... je saurai ce qu'il me reste à faire.

(Elle sort.)

LIMDORF, à Muller.

Un philosophe a dit que les hommes qui ont toujours sur les lèvres les mots bienfaisance et humanité sont justement ceux qui pratiquent le moins ces vertus. Monsieur, je vois que le philosophe a dit vrai.

(Il salue Muller et sort.)

FLORINE, à Muller.

Moi, je pensais qu'en faveur de Madame vous auriez fait quelque chose pour Monsieur.

(Elle lui fait une grande révérence et sort.)

PÉTERS, à Muller.

J'aurais parié que vous aviez un bon cœur. Je suis fâché pour vous, monsieur, et pour M. le baron, de m'être trompé.

(Il le salue et sort.)

EMMA, après s'être assurée qu'elle est seule.

Tout le monde est parti... Je devine. En brouille avec Valhen, vous n'avez pas voulu avoir l'air de l'obliger vous-même. C'est charmant d'avoir réservé ce plaisir à votre petite Emma. Voyons, dites-moi que je ne me suis pas trompée.

MULLER.

Non, Emma, je n'ai point d'argent à vous donner.

EMMA.

Je suis curieuse. Avant votre départ, j'ai vu un certain portefeuille.

MULLER.

Il m'est impossible d'en disposer.

EMMA, avec humeur.

Monsieur Muller, en tout temps vous êtes un homme bizarre, incompréhensible; mais aujourd'hui vous êtes un barbare, un cruel. J'irai voir ce Birmann, moi, je lui parlerai, et peut-être qu'un usurier sera plus sensible que vous.

MULLER, avec intention.

Oui, Emma, allez voir Birmann... Il est possible...

EMMA, très piquée.

Monsieur, j'avais besoin d'argent et non de votre approbation.

SCÈNE XX.

MULLER, seul.

L'ami me persiffle, la femme de chambre me raille et le vieux domestique me sermonne... Henriette est indignée et Emma fort en colère. Ont-ils tort? Non, parbleu. Mon cher Muller votre conduite donne beau jeu aux épigrammes. N'importe, laissons-les dire. La maison est saisie, Valhen arrêté, le comte de Rosenthal sera bientôt ici... Allons déjeuner.

ACTE TROISIÈME.

(Même décoration qu'au second acte.)

SCÈNE I.

FLORINE, FRANTZ; ils entrent chacun d'un côté opposé.

FLORINE, avec empressement.

Eh bien! le résultat de ton ambassade?

FRANTZ.

Dans une heure M. de Rosenthal sera ici. Il est enchanté et le sera davantage en apprenant que son neveu est en prison. Quel enragé que ce Birmann!

FLORINE.

Il mène les affaires lestement.

FRANTZ.

Et le vertueux Muller a pu laisser emmener son cher Valhen?

FLORINE.

Insensible aux larmes de Madame, sourd aux prières de la bonne Emma, calme aux sarcasmes de l'ami Limdorf, et répondant par un sourire ironique aux railleries de ta très humble servante, le grand moraliste Muller n'a pas seulement fait mine de fouiller à sa poche pour retirer le baron d'entre les mains des huissiers.

FRANTZ.

Madame est à la ville?

FLORINE.

Avec la petite sœur et Péters. M. Limdorf accompagne ces dames. Le sensible baron n'a pas voulu abandonner son adorable Henriette.

FRANTZ.

C'est tout simple, un mari ruiné et en prison

Digitized by Google

se trouve avoir, en un clin d'œil, de grands défauts.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, LIMDORF.

LIMDORF.

Ouf! je n'en peux plus!

FRANTZ.

Où sont ces dames?

LIMDORF.

Ma foi, je les ai laissées à la ville.

FLORINE.

L'affaire n'est donc pas arrangée?

LIMDORF.

Arrangée? dites donc embrouillée, désespérée!..

FRANTZ, à Florine.

Très-bien!

LIMDORF.

Birman n'a répondu aux véritables accens de la sensibilité que par ces mots laconiques : De l'argent et point de phrases. J'ai voulu alors hasarder quelques mots contre ces maris imprudens, dont la dissipation et les folies ne laissent à leurs femmes que la misère en partage... J'ai vanté le bonheur d'un ami désintéressé qui, par sa fortune, se trouverait à même de les préserver de cet horrible sort... Nous arrivons devant la prison, la belle Henriette descend avec la petite sœur, me dit que dans la matinée M. de Valhen m'enverra l'argent qu'il me doit, me salue très-humblement et disparaît sans attendre ma réponse. Comme je ne suis pas homme à me rebuter facilement, je suis venu attendre la suite des événemens.

FRANTZ.

En homme habile, vous aviez voulu saisir l'occasion.

LIMDORF.

Certainement... Ainsi que bien des gens, j'avais cherché à profiter des circonstances, j'ai échoué; voyons, mes amis, donnez moi de bons conseils, et soyez assurés que ma reconnaissance...

FRANTZ.

Reconnaissance!... le mot est très-joli; mais comme on en a abusé, on ne craint pas aujourd'hui de demander du positif. A combien la reconnaissance?

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, MULLER.

MULLER.

C'est vous, monsieur Limdorf?... Vous nous ramenez M. de Valhen, j'en suis bien sûr. Quelques milliers de florins ne sont rien pour un ami tel que vous... Où est donc le cher baron? je brûle de l'embrasser...

LIMDORF.

Certainement, si je l'avais pu, rien ne m'aurait coûté pour secourir un ami dont la femme est si estimable; mais la dette est énorme, et mon homme d'affaires s'est refusé à m'avancer la moindre somme. Je chasserai ce drôle-là.

MULLER.

Vous ferez bien.

FLORINE, feignant de pleurer.

Ma pauvre maîtresse, qu'elle est à plaindre!

FRANTZ, d'un ton attendri.

Et mon infortuné maître! je veux, oui je veux partager sa prison.

LIMDORF, sur le même ton.

Mes amis, de grâce, cessez...

MULLER, tirant son mouchoir.

Le dévouement d'un ami si rare, l'attachement de serviteurs si fidèles, tout cela m'attendrit à un point...

(Il se mouche.)

FLORINE.

Jamais je ne me consolerai.

FRANTZ.

Mes pleurs seront éternels.

LIMDORF.

Le chagrin me conduira au tombeau.

MULLER.

Monsieur le baron, ne vous efforcez donc pas de donner à votre voix ce ton de sensibilité qui n'est pas naturel, et encore moins sincère. (A Florine.) Epargnez-vous la peine de tenir ce mouchoir sur vos yeux; les pleurs qu'il essuie ne le mouilleront point. (A Frantz.) L'air triste et chagrin ne vous va pas du tout. Les florins du comte de Rosenthal doivent vous consoler de la disgrâce arrivée à votre maître. Mais à propos de M. de Rosenthal, qu'a-t-il répondu à la lettre de son neveu? est-il disposé...

FRANTZ.

C'est à mes maîtres seuls, monsieur, que je dois rendre compte des messages dont ils m'ont chargé.

MULLER.

Vous avez raison; j'ai tort... Je vous remercie de l'observation.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, BIRMANN.

MULLER.

C'est vous, monsieur Birmann!

LIMDORF, FRANTZ, FLORINE.

Birmann!

BIRMANN, à voix basse.

Il est survenu, monsieur, un événement des plus extraordinaires; l'aventure est unique, et

Digitized by Google

pourra vous contrarier; je ne pouvais agir autrement...

MULLER, l'interrompant.

On nous écoute...; passons dans ce cabinet.

FRANTZ.

L'usurier, de la connaissance de notre homme de bien !

LIMDORF.

Quel diable de rapport !

FLORINE, à voix basse.

Je crois deviner...

MULLER, ayant fait entrer Birmann dans le cabinet, et revenant sur ses pas.

M. de Limdorf, ne restez pas davantage dans cette maison...; vrai, il pourrait en arriver pour vous des suites fâcheuses, très-fâcheuses...

(Il entre dans le cabinet.)

SCÈNE V.

LIMDORF, FRANTZ, FLORINE.

FRANTZ.

Ma surprise est extrême.

LIMDORF.

Je demeure confondu. Des suites fâcheuses...

FLORINE.

Je sais tout.

FRANTZ.

J'avoue mon peu de génie; je ne devine rien.

FLORINE, à Limdorf.

Écoutez! L'ami Muller n'a-t-il pas refusé devant vous de venir au secours du baron ?

LIMDORF.

C'est entendu.

FLORINE.

Donc, Birmann ne vient pas pour prendre des arrangemens.

FRANTZ.

L'observation est juste.

FLORINE.

Comme je te l'ai déjà dit, notre misanthrope est un admirateur de madame; il connaît Birmann; Birmann a fait enfermer le mari.... Concluez maintenant.

LIMDORF.

Monsieur l'homme gris aurait des vues sur la baronne? Je le lui conseille, quand moi j'ai été si maltraité...

FRANTZ.

Encore une conjecture. Que diriez-vous donc si, doublement hypocrite, l'ami Muller allait jouer à présent le rôle de libérateur!... Que de reconnaissance alors de la part de madame;... et, vous le savez, la reconnaissance mène les femmes loin.

LIMDORF.

J'entends du bruit.

FRANTZ, regardant.

C'est madame. Je cours rendre compte de ma mission.

(Il sort.)

LIMDORF.

Et moi donc, je brûle de savoir...

FLORINE.

Je vous suis; il faut bien jouer le dévouement : cela coûte si peu...

LIMDORF, réfléchissant.

Et puis cet avertissement de suites fâcheuses.....

(Il sort.)

FLORINE.

Il me vient une idée.... (Regardant le cabinet où est entré Muller.) Je puis, en écoutant à cette porte, saisir quelques mots... (S'avançant vers le cabinet.) Patience, monsieur l'homme gris,... dans peu je connaîtrai...

(Elle va pour écouter à la porte.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, MULLER.

MULLER, sortant du cabinet.

C'est inutile,... l'entretien est terminé.

FLORINE, en s'en allant.

Ah! le démon!... Il est écrit que je ne saurai rien avec cette homme-là.

MULLER, un moment seul.

Elle est partie... Ce coquin de Birmann a eu de la peine à céder... Enfin tout est convenu.

SCÈNE VII.

MULLER, BIRMANN.

BIRMANN, entr'ouvrant la porte du cabinet.

Vous êtes seul... Ah ça! ayez soin... Je suis encore à concevoir comment j'ai pu de déterminer... Car enfin, vous connaissez le proverbe : vaut mieux tenir que de courir;... et je tenais, et très solidement.

MULLER.

C'est comme si vous teniez.

BIRMANN.

Vous ne voudriez pas faire perdre à un honnête homme...? Ainsi que vous me l'avez recommandé, je vais attendre dans ce cabinet M. le comte de Rosenthal.

MULLER.

Vous savez nos conventions? le silence le plus absolu. Ne paraissez que lorsque je vous l'ordonnerai. On vient.... Eh! vite dans le cabinet.

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

MULLER, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Malgré votre abandon, monsieur, vous exercez sur moi un tel empire, que je viens encore à vous. Vous pouvez me rendre un service ; je ne crains pas de vous en faire la demande.

MULLER, avec empressement.

Si je puis vous être utile, disposez entièrement de moi. Je n'ose vous interroger sur M. de Valhen.

HENRIETTE.

Birmann a été inflexible. Notre position est affreuse; mais Valhen a fait passer dans mon âme un courage, dont je ne me croyais pas capable. Il supporte son malheur avec un calme, une résignation...

MULLER.

Bien, très-bien. (Avec épanchement.) Chère Henriette, vous reverrez le bonheur. Oui, c'est l'ami Muller qui vous en donne la certitude... Dites-moi, qu'avez-vous fait du baron de Limdorf? Tout à l'heure il était encore ici.

HENRIETTE.

Je l'ai prié de se retirer. Ainsi que lui, messieurs Meinau et Salemberg sont payés.

MULLER.

Je ne vous demande pas à quel prix vous vous êtes débarrassée de ces bons amis. Le peu de bijoux...

HENRIETTE, vivement.

Revenons, monsieur, à ce qui m'amène près de vous. Le comte de Rosenthal s'est décidé à revoir son neveu, d'un instant à l'autre il peut arriver. Je suis seule ici; aurez-vous la complaisance d'être présent à cette entrevue? Je vous avoue que l'idée de paraître devant lui m'effraie à un point...

MULLER.

Rassurez-vous; je prends l'engagement de vous défendre.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, FLORINE.

FLORINE, à demi-voix.

Madame !

HENRIETTE.

Que voulez-vous ?

FLORINE.

Je désirerais dire à madame deux mots en particulier.

HENRIETTE, à Muller.

Vous permettez...

(Muller s'incline.)

FLORINE.

Nous venons Frantz et moi, de découvrir un complot infernal. Ah! ma pauvre maîtresse, avec quelle indignation vous êtes trahie !

HENRIETTE.

Trahie?... Expliquez-vous !

FLORINE.

Birmann est ici. Il a eu une entrevue avec M. Muller, et c'est d'accord avec lui qu'il a fait arrêter M. le baron.

HENRIETTE, avec dignité.

Savez-vous, monsieur, ce qu'on m'apprend avec tant de mystère? Nous sommes, dit-on, mon mari et moi, victimes de la plus noire perfidie. On vous accuse de ne pas être étranger au malheur de M. de Valhen. On ne craint point même d'avancer que Birmann, dans cette circonstance, n'a suivi que vos conseils.

MULLER, avec calme.

On vous a dit la vérité.

HENRIETTE, stupéfaite.

La vérité!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, FRANTZ.

FRANTZ, accourant.

M. le comte de Rosenthal; il me suit...

HENRIETTE, avec l'accent du désespoir.

Le comte de Rosenthal! Et c'est dans ce moment qu'il faut paraître devant lui !... lorsque tout le monde m'abandonne,... lorsque j'ai acquis la certitude qu'il ne me reste pas même un ami pour prendre ma défense.

MULLER.

Ne suis-je pas avec vous?

HENRIETTE.

Vous? que dois-je espérer... Valhen est arrêté, et c'est votre ouvrage.

MULLER.

C'est précisément parce que je l'ai mis dans l'impossibilité de vous protéger dans ce moment, que je dois le faire moi-même.

FLORINE.

Voici M. le comte.

MULLER, à Florine et à Frantz.

Laissez-nous.

FRANTZ.

Mais monsieur... Madame peut...

MULLER.

Sortez!

(Frantz et Florine sortent.)

Digitized by Google

SCÈNE XI.

HENRIETTE, MULLER, LE COMTE DE ROSENTHAL.

LE COMTE.

C'est à la fille de M. Bemrode que j'ai l'honneur de parler?...

HENRIETTE.

Oui, monsieur le comte.

LE COMTE, montrant Muller.

Cet homme, quel est-il?

HENRIETTE, regardant Muller, et balbutiant.

C'est,... c'est.

MULLER.

Cet homme est l'ami de la famille Bemrode et celui de monsieur de Valhen.

LE COMTE.

Où est mon indigne neveu?

HENRIETTE.

Hélas, monsieur le comte...

LE COMTE, impérativement.

Où est Valhen?...

MULLER, froidement.

En prison...

LE COMTE.

En prison! Je m'attendais à un pareil dénouement... C'est la digne récompense de ses sottises et de ses folies... Voilà comme finissent tous les jeunes gens assez insensés pour n'écouter que leurs passions, et qui, prenant un caprice pour de l'amour, contractent, au mépris de leurs parens, un mariage disproportionné. Le mari n'a point de fortune, la femme ne possède rien. Cependant on veut briller. Monsieur veut des amis, un château, des chevaux... Madame ne peut se passer de diamans, de parures; le crédit est bientôt épuisé, les créanciers se lassent, menacent, agissent; et le pauvre mari, bien guéri d'un amour qu'il croyait éternel, perd au même instant son honneur, sa liberté, ses amis, et les trois quarts du temps sa femme.

MULLER.

Ce tableau est vrai; mais ici il est déplacé... Madame de Valhen...

LE COMTE.

Ne donnez jamais ce nom devant moi...

MULLER, avec affection.

Madame la baronne de Valhen a l'âme trop noble pour vouloir se justifier aux dépens de son mari: s'il avait suivi ses conseils, il ne serait pas où il est.

LE COMTE, à Henriette, sans répondre à Muller.

Vous vous trouvez, madame, un peu déçue dans vos espérances, je le conçois... Vous avez cru épouser le riche baron de Valhen, mais il est pauvre et restera toujours pauvre, à moins cependant...

MULLER, l'interrompant.

Henriette Bemrode aimait votre neveu avant de savoir qu'il était baron et l'héritier d'un oncle puissamment riche. M. Bemrode ne consentit qu'à regret à ce mariage. Privé de vos richesses, abandonné par vous, Valhen cependant pourrait encore être heureux, si un seul défaut n'avait terni toutes ses bonnes qualités. L'orgueil a causé sa ruine! Vous auriez bien dû, monsieur, le corriger de cette malheureuse faiblesse.

LE COMTE.

Faites-moi grâce de vos observations. Si mon neveu eût eu l'orgueil dont on l'accuse aujourd'hui, s'il avait senti la dignité de son rang, aurait-il jamais pensé à s'unir à la fille d'un petit professeur de philosophie.

MULLER.

Un petit professeur de philosophie, honnête homme; vaut bien un millionnaire qui a acheté sa fortune aux dépens de l'honneur.

LE COMTE.

Monsieur!

HENRIETTE, à Muller.

Ah! monsieur, de grâce!

MULLER.

Je ne veux maintenant désigner personne. Le temps n'est pas éloigné où je nommerai le millionnaire.

LE COMTE.

Je ne viens pas ici, madame, pour vous adresser des reproches. Mon neveu, malgré sa conduite, n'est pas encore banni de mon cœur. Un sentiment, dont je ne suis pas le maître, m'engage donc à lui être utile.

HENRIETTE.

Pour recouvrer votre tendresse Valhen consentira à tout.

LE COMTE.

Son mariage est une folie, et cette folie a duré assez long-temps. Ainsi, madame, il est possible d'arranger les choses. Je ne tiendrai pas pour vous à quelques sacrifices... une séparation...

HENRIETTE.

Monsieur le comte,... n'achevez pas...

LE COMTE.

A cette seule condition je paie les dettes de mon neveu et je vous accorde mon amitié. Choisissez, ou de ma haine ou de mes bienfaits... S'il est vrai que vous ayez, comme on le dit, toutes les vertus en partage, vous aimerez mieux rendre le baron de Valhen à la société et à l'honneur, que de le laisser mourir en prison de honte et de désespoir... Réfléchissez, madame, à ma proposition... Mon notaire est là, et je compte si bien sur votre grandeur d'âme, que je vais faire dresser l'acte qui conciliera tous nos intérêts. Je reviens à l'instant.

Digitized by Google

SCÈNE XII.

HENRIETTE, MULLER.

HENRIETTE.

Mon âme est révoltée ! Moi, me séparer de Valhen ! Ah ! je suis sûre de son cœur. Il préférera la misère à la perte de son Henriette.

MULLER.

Cet acte de séparation sur lequel il fonde toutes ses espérances, cet acte dont votre âme est révoltée à si juste titre, le comte devant vous le déchirera lui-même...

HENRIETTE, étonnée.

Lui ! déchirer...

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, EMMA.

EMMA, accourant se jeter dans les bras de sa sœur.

Henriette, ma chère Henriette, embrasse-moi

HENRIETTE.

Emma, que signifie...

EMMA.

Embrassez-moi aussi, monsieur l'homme gris.

MULLER.

De tout mon cœur.

HENRIETTE.

Emma, que viens-tu nous annoncer ?

MULLER.

Que Valhen est libre.

HENRIETTE.

Dieu ! Valhen libre ?

EMMA.

Ah ! vous le savez déjà ?... connaissez-vous aussi par quel moyen ?

MULLER.

Emma, où est votre collier ?

HENRIETTE.

Son collier ?

EMMA.

Monsieur Muller, vous aimez à surprendre vos gens et à les mettre à l'épreuve. Ce n'était pas sans dessein que vous m'aviez donné ce collier... Cependant je pouvais fort bien en ignorer à jamais la valeur. Apprenez donc par quel heureux hasard j'en ai connu le prix. Désespérées, nous quittions Valhen. En sortant de la prison, j'entends dire : Regarde donc cette jeune personne, quel superbe collier ! Ces mots sont un trait de lumière. Quelques paroles prononcées pendant le bal et auxquelles je n'avais pas prêté grande attention, celles que vous m'avez dites vous-même, se représentent tout à coup à ma pensée. N'osant, ma sœur, te faire partager un espoir qui, s'il ne se réalise pas, doit accroître ta douleur, je te quitte précipitamment ;... j'entraîne Péters avec moi, je vole chez Birmann, et lui présente mon collier. Oh ! comme mon cœur battait pendant que ce vieil avare l'examinait : chaque minute me paraissait un siècle ! Les perles sont fines, les diamants beaux et bons, dit-il enfin. Prenez, prenez, m'écriai-je, et rendez-nous Valhen.. Le traité est bientôt conclu... Vous ne m'en voulez pas d'avoir mis votre collier en gage ?

MULLER.

Vous en vouloir ?... (Il tire le collier de sa poche.) Le voilà !

EMMA.

Mon collier ?

MULLER, le lui présentant.

Après vous, qui serait digne de le porter ?..

EMMA.

Voulez-vous me priver du plaisir d'avoir obligé ma sœur.

MULLER.

Non ; mais vous donner les moyens d'être encore utile.

EMMA.

Je le reprends à cette seule condition.

HENRIETTE.

Ah ! monsieur Muller, combien je vous avais mal jugé !

EMMA.

Valhen aussi a reconnu son erreur envers vous. J'avais besoin, m'a-t-il dit, d'un ami, d'un véritable ami... je l'ai trouvé dans M. Muller. Une leçon m'était nécessaire, il me l'a donnée. L'orgueil et la vanité ont causé ma ruine ;... je prends la ferme résolution de me corriger... Il ne veut plus suivre que vos conseils ; plus de luxe, plus de fête chez lui... Il réforme sa maison, et ne rougira point de cultiver lui même ses champs.

MULLER.

Voilà où je l'attendais.

HENRIETTE.

Valhen et moi nous rivaliserons de courage, et bientôt, je l'espère, à force de travail et d'économie, nous parviendrons à payer nos dettes.

MULLER.

Votre ami ne vous abandonnera pas.

EMMA.

N'ai-je pas encore mon collier ?

HENRIETTE.

Bonne Emma !

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, BIRMANN.

BIRMANN, ouvrant la porte avec précaution.

Monsieur !... monsieur !

MULLER.

Que voulez-vous ?

Digitized by Google

BIRMANN.

Rien n'arrive. Où est le comte de Rosenthal?

MULLER.

Il est là.

BIRMANN.

Et mon argent?

EMMA.

Birmann ici !..

BIRMANN, montrant Emma.

Eh ! à présent... le collier?

MULLER.

Il est à sa place.

BIRMANN.

Mais...

MULLER.

Mais... rentrez.

BIRMANN.

Où diable ai-je fait la sottise de me dessaisir !

(Il rentre.)

HENRIETTE.

Une voiture !... c'est lui !... c'est Valhen, je vole à sa rencontre...

MULLER.

Demeurez, chère Henriette : j'entends le comte; je veux qu'il ignore que son neveu est libre. Vous, Emma, allez au-devant de Valhen; amenez-le secrètement dans ce cabinet; il faut que, sans être vu, il connaisse les volontés de son oncle; ordonnez-lui, en mon nom, de ne paraître que lorsque je l'appellerai.

HENRIETTE.

Mais, mon cher Muller...

MULLER.

C'est pour votre bonheur...

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE.

LE COMTE, en entrant, et empêchant, par son arrivée, Emma de sortir.

Madame, l'acte de séparation est prêt.

EMMA, d'un petit air décidé.

Cet acte, à coup sûr, ne se signera pas...

LE COMTE.

Quelle est cette jeune personne?

EMMA.

La sœur de la baronne de Valhen.

LE COMTE.

De la baronne de Valhen ! — Le petit amour-propre triomphe de pouvoir appeler une sœur baronne !

EMMA.

Monsieur le comte, j'aime mon petit cousin Salzmann; c'est un fermier. Si le ciel le permet, je serai donc la fermière Salzmann. J'aurais autant aimé être baronne, mais non au même prix que ma sœur. En faisant l'acquisition d'un oncle tel que vous, je croirais acheter trop cher la baronie... J'ai bien l'honneur. .

(Elle le salue et sort.)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, hors EMMA.

LE COMTE.

L'impertinente !.. Enfin, madame, consentez-vous? Votre signature, et mon neveu recouvre, avec la liberté, ma tendresse et la fortune. Vous, madame, vous n'aurez pas à vous plaindre du sort que je vous assure.

HENRIETTE.

Moi, consentir à mon déshonneur ! ne l'espérez jamais.

LE COMTE.

Faites attention que, par le même acte; une pension de 4,000 florins...

HENRIETTE, avec dignité.

Si j'avais pu oublier que je suis la baronne de Valhen, je me le rappellerais à présent. Je vous prie donc, monsieur le comte, de ne plus insister sur une proposition que je ne puis ni ne dois accepter.

LE COMTE.

De la fierté... On vous fera changer de lange.

MULLER.

Vous devriez bien commencer par changer le vôtre.

LE COMTE.

Qui êtes-vous pour me parler ainsi ?

MULLER.

Un homme qui trouvera les moyens de vous remettre dans l'ordre, si vous vous en écartez. .

LE COMTE.

Des menaces, et dans cette maison on ose... Je peux ici parler en maître, je vous le prouverai bientôt... J'ai des droits sur cette maison.

MULLER, d'un ton humble.

C'est vrai, je l'avais oublié. M. le comte, vous avez entre vos mains le sort de cette famille. Ce petit domaine est leur unique bien; pourriez-vous réduire au désespoir le fils de votre frère Vous ne pousserez pas à ce point la barbarie ! non, monsieur le comte, non; vous ne plongerez pas vos plus proches parens dans une profonde misère !

LE COMTE.

Votre politesse vient trop tard; que madame signe, et alors...

HENRIETTE.

Prenez ce bien, monsieur, prenez ce que nous possédons, vous le pouvez; mais nous désunir, n'est pas en votre puissance.

MULLER.

Au nom de votre frère... (avec intention) de votre père mourant, ayez pitié de l'infortuné Valhen, de cette malheureuse femme.

LE COMTE.

Je n'écoute rien.

MULLER, froidement.

C'est votre dernier, monsieur le comte?

Digitized by Google

LE COMTE.

Oui, monsieur, mon dernier mot; et si Valhen refuse à se séparer...

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, VALHEN, EMMA.

VALHEN, sortant avec impétuosité du cabinet où il était caché.

Me séparer!... jamais!

HENRIETTE, allant au-devant de Valhen.

Mon ami!

LE COMTE.

Valhen ici! C'est donc un plan concerté.

MULLER.

Valhen, tu as entendu ton oncle. Si tu ne consens à quitter une épouse adorée, il va te dépouiller de ton faible héritage, chasser ta femme de la maison de tes pères, et t'abandonner à jamais. J'ai voulu réveiller en lui un mouvement de tendresse, de pitié; peine inutile... Cet homme ne mérite plus d'égards, et la vengeance t'est permise. Eh bien! veux-tu que d'un seul mot j'humilie cet orgueilleux, que je jette la terreur dans son âme, que j'imprime sur son front la tache de la honte?... Parle, Valhen, le veux-tu?

VALHEN, précipitamment.

Qui! moi, l'instrument de la ruine de celui qui éleva mon enfance, qui me traita si longtemps comme un fils? Monsieur, je ne saurais croire que vous puissiez prouver ce que vous avancez; mais s'il était possible que ce fatal secret fût connu de vous, qu'il meure, qu'il meure dans votre sein. On pourra m'accuser de bien des erreurs, mais jamais me donner le nom d'ingrat.

HENRIETTE.

Nous ne voulons rien savoir.

MULLER.

Monsieur le comte, ce neveu déshonoré, dites-vous, cette nièce sans naissance, demandent grâce pour vous.

LE COMTE.

C'en est trop!... Insolent!

MULLER, avec calme.

Arrêtez... et rappelez-vous le *livre rouge* du notaire Schumel.

LE COMTE, anéanti.

Ciel! (balbutiant.) Nous nous reverrons, monsieur, nous nous reverrons.

MULLER.

Vous le voyez, je sais où frapper ce cœur insensible.

LE COMTE.

Que voulez-vous dire? que pouvez-vous savoir?

MULLER.

Ce que vous voudriez cacher à toute la terre, à vous-même.

LE COMTE.

Je sors.

MULLER.

Vous ne sortirez point.

LE COMTE.

Qui m'en empêchera?...

MULLER.

Moi, et votre conscience...

LE COMTE, balbutiant.

Vous cherchez à m'intimider...

MULLER.

Non; vous allez seulement consentir à tout ce que je voudrai.

LE COMTE, d'une voix radoucie.

Mais enfin, que désirez-vous de moi, monsieur?

MULLER.

Vous le saurez. (Appelant.) Monsieur Birmann!

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, BIRMANN.

BIRMANN, avec empressement.

Me voici, monsieur!

VALHEN.

Birmann!

MULLER.

Voici l'usurier qui, d'après la promesse que Frantz lui a faite en votre nom, a prêté à Valhen une somme assez considérable. Je l'ai prévenu qu'on le trompait; et c'est à sa requête que votre neveu a été arrêté ce matin. Je me suis porté caution de la promesse de Frantz; vous voudrez bien, monsieur le comte, avoir la bonté de me dégager de ma parole.

LE COMTE, à Birmann.

Combien vous doit-on?

BIRMANN.

Cinq mille six cents florins, intérêts et frais compris.

LE COMTE.

Les voici.

(Étonnement de la part de Valhen, d'Henriette et d'Emma.)

BIRMANN.

Monsieur le comte, je suis très-reconnaissant. J'étais, je vous jure, on ne peut plus tranquille. (A Muller.) Il y a du plaisir, monsieur, à traiter avec vous.

(Il sort.)

SCÈNE XIX.

LE COMTE, MULLER, VALHEN, HENRIETTE, EMMA, FRANTZ, que la curiosité a amené près de la porte.

MULLER, qui l'a aperçu.

Ah! ah! notre estimable valet. Il se montre à propos. Monsieur Frantz, approchez. Monsieur

Digitized by Google

e comte, que pensez-vous que votre neveu doive faire de ce valet?

LE COMTE.

Le chasser.

MULLER, tirant sa montre.

Il n'est pas encore sept heures. (A Frantz qui sort.) Dites, je vous prie, au notaire de monsieur qu'on l'attend.

(Mouvement de Frantz qui sort.)

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, hors FRANTZ.

LE COMTE.

Que prétendez-vous encore?

MULLER.

Vous ne le devinez point?

LE COMTE, embarrasé.

Je ne vois pas.

MULLER.

J'en suis fâché pour vous.

SCÈNE XXI, ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, LE NOTAIRE.

MULLER, au notaire.

Où est l'acte de séparation dressé par l'ordre de M. le comte de Rosenthal?

LE NOTAIRE.

Le voici.

MULLER, au comte.

Monsieur le comte, prenez cet acte; vous savez ce que vous devez en faire! (Le comte le déchire.) (A Henriette.) Madame, je vous l'avais promis. (Au comte.) Maintenant terminons.

LE COMTE.

Il me semble, monsieur, que j'ai déjà...

MULLER.

Réparé quelques injustices; mais la première, celle qui fut la cause de toutes les autres, l'avez-vous réparée? (Au notaire, auquel il fait d'abord un signe, et qui se met devant une table.) Monsieur, prenez acte que monsieur le comte de Rosenthal reconnaît devoir à madame la baronne de Valhen, sa nièce, la somme de cent mille florins.

HENRIETTE, étonnée.

A moi, cent mille florins?

MULLER, continuant.

Payable... (Au comte.) Combien de temps désirez-vous?

LE COMTE.

Mais, quelques jours.

MULLER, au notaire.

Payable dans dix jours.

(Le notaire, après avoir achevé l'acte, le présente au comte, qui le signe.)

EMMA, bas à Henriette.

Il signe sans rien dire. Cent mille florins... Ah! ma sœur!

(Le notaire sort. Muller prend l'acte, et le donne à Henriette.)

HENRIETTE, qui refuse l'acte.

Je ne sais si je dois accepter. Non, non, je ne recevrai rien par force de l'oncle de Valhen.

VALHEN.

Tes sentimens sont les miens.

MULLER.

Vous le voyez, le mari n'a pas voulu se venger, et la femme refuse votre restitution... (Mouvement du comte.) C'est le mot, monsieur le comte, c'est le mot. Mes enfans, votre oncle ne vous donne rien; ces cent mille florins sont bien à vous; n'est-ce pas, monsieur le comte?

(Il présente l'acte à Henriette et l'oblige de le prendre.)

LE COMTE.

Oui, oui, ils appartiennent à Valhen... Monsieur, j'ai souscrit à tout ce que vous avez exigé. Aucun sacrifice ne m'a coûté. Je puis au moins compter sur votre silence. Quelle garantie m'en donnerez-vous?

MULLER.

Aucune. Vous ai je rien promis?

LE COMTE.

Ainsi donc j'ai été votre dupe?

MULLER, montrant l'acte que tient Henriette.

Reprenez ce papier. (Tirant son portefeuille.) Je vais vous rendre l'argent que vous avez donné à Birmann. Vous êtes le maître d'aller à l'instant faire valoir vos droits sur cette maison. Qui peut donc vous arrêter! Ah! si c'était le remords! Malheureux! vous vous êtes rendu coupable pour un fils que le ciel vous a enlevé depuis longtemps...; sa mort a détruit tous vos projets...; vous n'avez donc commis qu'un crime inutile, et que votre cœur désavouait.

LE COMTE, effrayé.

Valhen était mon héritier..... Je l'ai élevé..... Je l'aimais.

MULLER.

Oui, mais dès qu'il a fait lui-même son bonheur, il a fallu le dépouiller comme son père.

LE COMTE, étonné.

Qui êtes-vous donc enfin?

MULLER.

Un homme qui voulait réveiller en vous tout autre sentiment que celui de la crainte, le repentir. (Il s'éloigne de quelques pas, s'arrête en regardant Rosenthal.) Voyons, que va-t-il faire? Sera-t-il encore digne de l'amitié que j'avais pour lui? (Muller, après ces mots, remonte un peu le théâtre. Rosenthal, resté à la même place et enseveli dans de profondes pensées, se jette dans un fauteuil qui se trouve près de lui. Henriette, Valhen et Emma ont les yeux fixés sur Rosenthal.)

Digitized by Google

EMMA, montrant le comte.

Il me fait pitié... Il est si malheureux ! (S'approchant de lui.) Monsieur le comte.....

LE COMTE, levant les yeux.

Que voulez-vous, ma chère enfant?

EMMA.

Sa chère enfant!..... Ce ton d'amitié..... Et je l'ai si maltraité..... (Vivement,) Monsieur le comte, j'ai été bien impertinente envers vous. Pardonnez-moi..... J'ai une petite tête si étourdie..... (Montrant Muller.) Rassurez-vous; il a l'air un peu méchant, mais c'est le meilleur homme du monde.

VALHEN.

Ah ! mon oncle, si vous pouviez lire dans mon âme !

HENRIETTE, lui présentant l'acte qu'elle tenait toujours à la main.

Reprenez ce papier, je vous en conjure... En conservant ce domaine, c'est tout ce qui nous faut.

VALHEN.

Ne refusez pas Henriette.

LE COMTE.

Je ne puis : non, gardez-le.

(Il regarde Muller.)

EMMA, à part.

Il a toujours peur de l'homme gris.

HENRIETTE, tendrement.

Personne ne saura que je vous l'ai rendu !

VALHEN.

Emma nous promet le secret.

EMMA.

Je serai muette, absolument muette. (Se plaçant de manière que Muller ne puisse voir Rosenthal.) Il ne peut plus vous voir.

HENRIETTE, lui présente encore l'acte.

Donnez-nous votre amitié... Nous serons encore assez riches.

LE COMTE.

Vous l'exigez?

HENRIETTE ET VALHEN.

Oui, oui, nous l'exigeons.

LE COMTE.

Valhen, c'est ton bien que tu me forces à reprendre. Il t'appartient légitimement. Tu en es dépouillé depuis vingt ans.

VALHEN.

Mon oncle...

LE COMTE, se levant.

Entraîné par la jalousie et par le désir de laisser une grande fortune à mon fils, je parvins à faire déshériter mon frère. Mon père, quelques jours avant sa mort, me fit appeler .. Le notaire Schumel était avec lui... Il tenait ce fatal livre rouge, dont le nom tout à l'heure...

MULLER, qui s'est avancé pendant que le comte parlait.

Tais-toi, Rosenthal : maintenant je te promets le secret.

LE COMTE, rappelant sa fierté.

Non, non, il faut qu'ils connaissent toute l'étendue de ma faute : cet aveu me donnera peut-être des droits à leur pitié. Reprenez, madame, cet acte; c'est volontairement et de tout mon cœur que je vous le donne à présent.

HENRIETTE.

Il ne pourrait que nous rappeler à tous de pénibles souvenirs. Je lis dans les yeux de Valhen l'usage que je dois en faire.

(Elle le déchire.)

LE COMTE.

Ce dernier trait vous assure ma tendresse..... Ma nièce, venez, venez dans mes bras !...

HENRIETTE.

Ah ! monsieur le comte... Ah ! mon oncle...

VALHEN, ivre de joie.

Ah ! monsieur Muller.

MULLER, avec abandon.

Je suis content. Valhen a résisté aux cent mille florins, Henriette a été ce qu'elle sera toujours, la meilleure des femmes; Emma a laissé parler son cœur, et Rosenthal, par l'aveu de sa faute, a réprouvé toute mon amitié. Valhen, mon arrivée chez le père Bemrode ne fut pas l'effet du hasard; je voulus connaître celle pour qui tu sacrifiais l'espérance d'une grande fortune; je vis Henriette, et fus forcé d'applaudir à ton choix. Rosenthal, ton père mourant me donna connaissance de l'acte par lequel il te chargeait de remettre à ton frère cent mille florins, et le notaire Schumel, intimidé par mes menaces, se vit forcé de m'avouer le coupable arrangement qui existait entre vous deux. Vingt-cinq ans passés dans les voyages ont pu changer mes traits; mais, regarde-moi bien.....

LE COMTE

Est-ce une illusion?... ces traits... Je ne me trompe pas;... d'Alberg !

VALHEN, vivement.

Mon oncle !

HENRIETTE ET EMMA.

Son oncle !

D'ALBERG.

Oui, mes enfans, votre oncle, votre bon oncle d'Alberg. (A Rosenthal.) Mon ami, pour oublier le passé, n'en parlons jamais. Je partagerai mes vieux jours entre mes enfans adoptifs, Rosenthal et la famille Bemrode; j'aurai toujours quelques accès d'originalité, quelques petites manies; parfois je ne pourrai m'empêcher de dire quelques bonnes vérités; mais toujours vous trouverez un véritable ami, un bon parent dans L'HOMME GRIS.

FIN DE L'HOMME GRIS.

PARIS. — COSSON, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE, RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, 9.

Digitized by Google